

La poésie française du Jour des Morts au XIX^e siècle. Signification historique d'un genre littéraire.
Paris I Panthéon Sorbonne
Guillaume Cuchet

Textes

- Thomas Gray (1716-1771), « Elegy written in a country church-yard » (*Élégie écrite dans un cimetière de campagne*) (1751).
- Aimé Feutry (1720-1789), « Le Temple de mort », dans *Opuscles poétiques et philologiques*, La Haye, 1771.
- Philippe Bridel (1757-1845) [M. B.], « Le cimetière », dans *Poésies helvétiques*, Lausanne, Chez Mourer, 1782, p.1-4. (adaptation suisse du genre).
- Louis de Fontanes (1757-1821) [Citoyen Fontanes], « Le Jour des Morts dans une campagne », *Mercur français*, 18 juillet 1796, p.162-169.
- Gabriel Legouvé (1764-1812), « La Sépulture » (1797), repris dans *Les souvenirs, la sépulture et la mélancolie*, Paris, Chez Lemierre et Huet, Prairial, an VI (2^e édition) [1797], p.27-32.
- Jacques Delille (1738-1813), *L'imagination* (chant VII : « La politique ») (1806), dans *Œuvres de Delille*, t.VII : *L'Imagination*, Paris, Furne, 1832, p.211-240.
- M. F., le V., « Le Jour des Morts dans les Catacombes de Paris », *Mercur de France*, n^oDCLIV, 29 janvier 1814, p.193-199 (il cite Fontanes et Gray au début).
- Charles Brugnot (1798-1833), « La Mère » (Dijon, novembre 1827), *Le Spectateur de Dijon, journal politique, littéraire et industriel paraissant tous les deux jours*, 4^e année, n^o2, 3 janvier 1833, p.2-3.
- Alphonse de Lamartine (1790-1869), « Pensée des morts », *Harmonies poétiques et religieuses* (1830).
 « Le Jour des Morts », *Le Sémaphore de Marseille*, 7^e année, n^o2015, 3 août 1834, p.2.
- J. C. Sailer, « Le Jour des Morts », *L'Omnibus*, 1^{er} novembre 1835, p.2.
- Pierre-Jean de Béranger (1780-1857), « Jour des morts » (chanson), *Œuvres complètes*, t.1, H. Fournier, 1839, p.162-169.
- Pierre Dupont (1821-1870), « Le jour des morts à la campagne » (1847), *Chants et chansons*, t.1, Paris, A. Houssiaux, 1851, p.161-164.
- Victor Hugo (1802-1885), « Demain, dès l'aube », *Les Contemplations* (1856).
- Théodore de Banville (1823-1891), « Le Jour des Morts », *Le National*, repris dans *Paris-Journal*, 8 novembre 1870, p.3. Le poème sera republié dans la presse en novembre 1914
- Gustave Vinot, « Le Jour des Morts », *La Vie littéraire*, 6 janvier 1876, p.3, repris dans *Poésies nouvelles*, Paris, Dentu, 1878, p.45-49.
- [Anonyme], « Deux novembre ! », *Le Gaulois*, 9^e année, n^o2936, 3 novembre 1876, p.1.
- Maurice Barrès (1862-1923), « Le 2 novembre en Lorraine », *Revue bleue*, 1^{er} novembre 1902, repris dans *Amori et dolori sacrum* (1903), Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1994, p.98-104.

Éléments de bibliographie

- Baldensperger (Fernand), « Young et ses "Nuits" en France », *Études d'Histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1907, p.55-109.
- Cuchet (Guillaume), « Victor Hugo spirite et les *Contemplations* (1856) », dans *Une histoire du sentiment religieux au XIX^e siècle*, Paris, Le Cerf, 2020, p.161-184.
- Duplessy (Abbé E.), *Liturgie des mourants*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1916, 127 p.
- , *Liturgie des Morts*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1916, 214 p.
- Kalifa (Dominique), Régnier (Philippe), Thérenty (Marie-Ève), Vaillant (Alain) (sous dir.), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Éditions Nouveau monde, 2011, 1760 p.
- Fureix (Emmanuel), *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*, préface d'Alain Corbin, Paris, Champ Vallon, coll. « Époques », 2009, 505 p.
- Garrison (James D.), *A Dangerous Liberty. Translating Grey's Elegy*, University of Delaware, 2009, 235 p. Sur les traductions du poème, notamment françaises, en particulier celle de Pierre Letourneur (mais aussi de la femme de Necker, la mère de Germaine de Staël).
- Gy (Pierre-Marie, o.p.), « Les funérailles d'après le rituel de 1614 », *La Maison-Dieu*, n^o44, 4^e trimestre 1955, p.69-82 (sur le rituel en vigueur jusqu'à Vatican II).
- , « Le nouveau rituel romain des funérailles », *La Maison-Dieu*, n^o101, 1^{er} trimestre 1970, p.15-32 (sur le nouveau rituel promulgué en 1969).
- Kselman (Thomas A.), *Death and the Afterlife in Modern France*, Princeton, Princeton University Press, 1993, en particulier p.214-216.

- Laqueur (Thomas), *Le travail des morts. Une histoire culturelle des dépouilles mortelles*, Paris, Gallimard, 2018 (1^{re} éd. anglaise 2015), p.198-204 (sur Thomas Gray et le cimetière paroissial dans la littérature anglaise).
- Langlois (Claude), « Philosophe sans impiété et religieux sans fanatisme : Portalis et l'idéologie du système concordataire », *Ricerche di storia sociale e religiosa*, 1979, 15-16, p.37-57.
- Mauron (Charles), *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*, Paris, J. Corti, 1963, 380 p.
- Mornet (Daniel), *Le Romantisme en France au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1912, 286 p.
- Tieghem (Paul Van), *La poésie de la nuit et des tombeaux en Europe au XVIII^e siècle*, Paris, F. Rieder et Cie, 1921, 177 p.
- Vovelle (Michel), *Mourir autrefois. Attitudes collectives devant la mort au XVII^e et XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1974, en particulier p.213-217 (sur « Le Temple de la mort » d'Aimé Feutry et « Le Cimetière » de Philippe Bridel).
- Waquet (Françoise), *Le latin ou l'empire d'un signe, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1998, 415 p., en particulier p.125-135 sur l'imprégnation latine de la culture *via* la liturgie catholique.
- Woronoff (Denis), *La république bourgeoise, de Thermidor à Brumaire, 1794-1799*, Paris, Le Seuil, coll. « Points histoire », 1972.

Élégie écrite dans un cimetière de campagne de Thomas Gray (1751)

<p>La cloche du couvre-feu sonne le gas du jour s'en allant Les troupeaux mugissants errent lentement à travers l'herbage, Le laboureur bien fatigué rentre chez lui très doucement, Le monde reste pour moi et pour l'obscurité en partage.</p> <p>Au crépuscule tombant, le paysage fuit à la vue, Et l'air silencieux garde un repos sacré, presque surhumain, Sauf quand l'escarbot chante sa chanson en volée éperdue. Ou que des tintements pesants endorment quelque parc lointain ;</p> <p>Excepté que sur cette tour-là, de lierre toute couverte, Le hibou dormant se plaint doucement à la lune, tout bas, De ceux qui, vaguant vers le soir près de sa demeure si verte, Molestent son obscur royaume solitaire par leurs pas.</p> <p>Sous ces anciens ormes raboteux et sous l'ombre de cet if, Où le gazon, en de petits monticules pourris s'élève, Chacun d'eux dans son étroite cellule pour toujours captif, Les rudes aïeux du village continuent leur long rêve.</p> <p>L'appel si frais du matin délicieux exhalant son encens, L'hirondelle matinale gazouillant en son nid de paille, Le chant aigu du coq, ni le cor résonnant, si doux aux sens, Ne les éveilleront jamais plus de leur dur lit de pierrailles.</p> <p>Car jamais plus ne brûlera pour eux le doux foyer flambant, Aucune épouse ne les accueillera de son doux sourire, Les enfants ne souriront plus jamais au père retournant ; Grimpant sur ses genoux pour recevoir ses baisers dans un rire.</p> <p>Autrefois le blé mûr sous leur faucille tomba bien souvent, Le sol a souvent été fendu par le soc de leur charrue, Avec quelle joie ils ont mené leur lourd attelage au champ ! Comme les bois s'affaissaient sous les coins pesants de leur massue !</p>	<p>The curfew tolls the knell of parting day, The lowing herd wind slowly o'er the lea, The plowman homeward plods his weary way, And leaves the world to darkness and to me.</p> <p>Now fades the glimmering landscape on the sight, And all the air a solemn stillness holds, Save where the beetle wheels his droning flight, And drowsy tinklings lull the distant folds ;</p> <p>Save that from yonder ivy-mantled tower The moping owl does to the moon complain Of such, as wandering near her secret bower, Molest her ancient solitary reign.</p> <p>Beneath those rugged elms, that yew-tree's shade, Where heaves the turf in many a mouldering heap, Each in his narrow cell for ever laid, The rude forefathers of the hamlet sleep.</p> <p>The breezy call of incense-breathing Morn, The swallow twittering from the straw-built shed, The cock's shrill clarion, or the echoing horn, No more shall rouse them from their lowly bed.</p> <p>For them no more the blazing hearth shall burn, Or busyhousewife ply her evening care ; No children run to lisp their sire's return, Or climb his knees the envied kiss to share.</p> <p>Oft did the harvest to their sickle yield, Their furrow oft the stubborn glebe has broke ; How jocund did they drive their team afield ! How bowed the woods beneath their sturdy stroke !</p>
---	--

<p>Mais que l'ambition ne se moque jamais de leur œuvre utile, De leurs bonheurs domestiques, et de leur destin obscur, Que la grandeur n'écoute, d'un sourire parfois plein de dédain, Les simples et courtes annales des pauvres.</p> <p>La vanterie héraldique et la pompe du pouvoir, Tout ce que la beauté, même les richesses jamais ne donnent, Attendent également l'heure inévitable. Les sentiers de la gloire ne mènent qu'à la tombe.</p> <p>Et vous, hommes bien trop fiers, n'imputez pas à ceux-ci la faute Si la Mémoire n'éleva nul trophée sur leur tombeau, Où s'entend, à travers l'aile allongée et la voûte si haute, L'antienne résonnant de la prière les accents si beaux.</p> <p>Une urne historique peut-elle, ou bien même un buste animé, Rappeler l'âme envolée vers le corps qu'elle abandonna ? L'honneur peut-il faire revivre la poussière silencieuse ? Est-ce qu'à l'oreille de la mort la flatterie plaira ?</p> <p>Peut-être que ce triste lieu si négligé peut contenir Un cœur maintenant méprisé, jadis rempli du feu céleste, Des mains qui le sceptre doré d'un empire auraient pu brandir, Ou bien éveiller à l'extase une belle lyre modeste.</p> <p>Mais à leur intellect borné le Savoir sa glorieuse page N'a jamais déroulée, si riches des dépouilles du temps ; L'accablante pénurie réprima leur bien noble rage, Et gela le doux cours du cœur, bercé par les plaisirs ardents.</p> <p>Plus d'un bijou, de la beauté la plus pure et la plus sereine, Dans les cavernes de l'Océan par le sable est tout couvert ; Plus d'une fleur naît sans être jamais vue, sa grâce est vaine, Et va dissipant son parfum délicieux dans l'air désert.</p> <p>Quelque pauvre Hampden villageois qui dans sa conscience fière Au petit hobereau, tyran de ses maigres champs, résista, Un Milton sans gloire, ignoré, peut dormir dans ce cimetière,</p>	<p>Let not Ambition mock their useful toil, Their homely joys, and destiny obscure ; Nor Grandeur hear with a disdainful smile The short and simple annals of the poor¹.</p> <p>The boast of heraldry, the pomp of power, And all that beauty, all that wealth e'er gave. Awaits alike the inevitable hour. The paths of glory lead but to the grave.</p> <p>Nor you, ye proud, impute to these the fault, If Mem'ry o'er their tomb no trophies raise, Where thro' the-long-drawn aisle and fretted vault The pealing anthelm swells the note of praise.</p> <p>Can storied urn or animated bust Back to its mansion call the fleeting breath ? Can Honour's voice provoke the silent dust, Or Flattery soothe the dull cold hear of Death ?</p> <p>Perhaps in the neglected spot is laid Some heart once pregnant with celestial fire ; Hands, that the rod of empire might have swayed, Or wakes to ecstasy the living lyre.</p> <p>But Knowledge to their eyes her ample page Rich with the spoils of time did ne'er unroll ; Chill Penury repressed their noble rage, And froze the genial current of the soul.</p> <p>Full many a gem of purest ray serene, The dark unfathomed caves of ocean bear ; Full many of flower to blush unseen, And waste its sweetness of the desert air.</p> <p>Some village-Hampden that with dauntless breast The little tyrant of his fields withstood ; Some mute inglorious Milton here may rest, Some Cromwell guiltless of his country's blood.</p>
--	--

¹ Vers qu'aimait particulièrement Abraham Lincoln.

<p>Quelque Cromwell obscur, qui le sang de son pays ne versa.</p> <p>Leurs noms obscurs, leurs âges, épelés par la Muse illettrée, La place du renom et des élégies vont nous fournir Et elle répand plus d'un texte sacré dans cette contrée, Enseignant au moraliste rustique comme on doit mourir.</p> <p>Car quel est l'homme, à l'oubli muet se trouvant toujours en proie, Quel est l'être, si plaisant et anxieux, à jamais résigné, Qui laissa l'enceinte chaude d'un beau jour si rempli de joie, Qui sur sa vie un regard d'envie et de regret n'a jeté ?</p> <p>À quelque cœur aimant l'âme tendre en quittant le corps se fie, De quelques larmes bien pieuses, l'œil en se fermant a besoin, Et même de la tombe la voix de la nature s'écrie, Même de leurs anciens feux nos froides cendres sont le témoin.</p> <p>Sur toi, qui t'occupant des morts couchés sans honneur et sans gloire, Dans ces lignes si simples leur histoire naïve dépeins, Si par hasard, conduit là par la contemplation solitaire, Un être sympathique demandait quels furent tes destins,</p> <p>Alors peut-être que quelque vieillard aux cheveux blancs dirait : Nous l'avons aperçu souvent avant le lever de l'aurore, Dans sa marche rapide la douce rosée il enlevait, Pour contempler le soleil sur la verte colline qu'il dore.</p> <p>Là bas, au pied de cet hêtre élevé, balancé par la brise, Entrelaçant ses vieilles racines fantastiques, si haut, Il étendait vers midi son corps que la fatigue maîtrise, Contemplant le ruisseau murmurant auprès, sous le soleil chaud.</p> <p>Tout près de ce bois ombragé, souriant comme avec dédain, Il errait chaque soir, en murmurant sa triste fantaisie ; Un moment, il était pâle et blême, comme un homme incertain, Plein de souci, souffrant d'un amour sans espoir, plein d'apathie</p> <p>Mais un jour, on ne le vit pas dans le vallon accoutumé,</p>	<p>Their names, their years, spelt by the unlettered muse, The place of fame and elegy supply : And many a holy text surround the strews, That teach the rustic moralist to die.</p> <p>For who to dumb Forgetfulness a prey, This pleasing anxious being ever resigned, Left the warm precincts of the cheerful day, Nor cast one longing, lingering look behind ?</p> <p>On some fond breast the parting soul relies, Some pious drops the closing eyes requires ; Even from the tomb the voice of Nature cries, Even in our ashes live their wonted fires.</p> <p>For thee, who mindful of the unhonoured Dead Dost in these lines their artless tale relate ; If chance, by lonely contemplation led, Some kindred spirit shall inquire thy fate,</p> <p>Haply some hoary-headed swain may say, « Oft have we seen him at the peep of dawn Brushing with hasty steps the dew away To meet the sun upon the upland lawn.</p> <p>« Their at the foot of yonder nodding beech That wreathes its old fantastic roots so high, His listless length at noontide would the stretch, And pore upon the brooke that babbles by.</p> <p>« Hard by yon wood, now smiling as in scorn, Muttering his wayward fancies hy would rove, Now drooping, woeful wan, like one forlorn, Or crazed with care, or crossed in hopeless love.</p> <p>« One morn I missed him on the customed hill, Along the heath and near his favorite tree ;</p>
--	---

<p>Près de son arbre favori, ni même parmi la bruyère Un autre jour passa, mais sur le bord du fleuve d'à côté, Ni sur l'herbe du bois, il n'était endormi sur la fougère.</p> <p>Le lendemain, avec des chants funèbres, tous mélancoliques, Lentement, au triste cimetière nous l'avons vu porter ; Approche, et lis (car tu peux les lire) les vers si sympathiques Que pour lui, sur la pierre sous l'aubépine, on vient de graver.</p> <p>Epitaphe</p> <p>Ci-gît, la tête reposant sur le sein sacré de la terre, Un homme qui fut de la fortune et du renom inconnu : En son humble naissance la science ne put jamais se plaire, Et la mélancolie le marqua comme un homme perdu.</p> <p>Sa bonté fut large, et son âme fut toujours toute sincère, Enfin une récompense aussi large le ciel envoya, Il donna ses larmes (tout ce qu'il possédait) à la misère, Un sincère ami (tout ce qu'il désirait), du Ciel il gagna.</p> <p>Ne cherche plus désormais ses mérites, car ils ne s'exposent, Ou n'enlève pas ces faiblesses de cet endroit si sacré, Là pareillement en espoir tremblant à jamais ils reposent, Dans le sein de son père clément et de son Dieu bien- aimé.</p>	<p>Another came ; nor yet beside the rill, Nor up the lawn, nor at the wood was he ;</p> <p>« The next dirges due in sad array Slow thro' the church-way path we saw him borne. Approach and read (for thou canst read) the lay, Grave on the stone beneath yon aged thorn. »</p> <p>The Epitaph</p> <p>Hear rests his head upon the lap of Earth, A youth, to Fortune and to Fame unknown. Fair Science frowned not on his humble birth, And Melancholy marked him for her own.</p> <p>Large was in bounty, and his soul sincere, Heav'n did a recompense as largely send : He gave to Misery all he had, a tear, He gained from Heaven ('twas all he wished) a friend.</p> <p>No farther seek his merits to disclose, Or draw his frailties from their dread abode, (Their they alike in trembling hope repose) The bosom of his Father and his God.</p>
---	--

« Le jour des morts dans une campagne » (1796) de Fontanes

[En note] Il y a quelques mois ce poème a été imprimé dans un ouvrage intitulé *Magasin encyclopédique*. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en le réimprimant ici dans un moment où le Corps législatif s'occupe d'une loi sur les inhumations, profanées en ces derniers temps, et où le département de la Seine a publié à ce sujet une proclamation touchante.

Déjà du haut des cieux le cruel sagittaire
 Avait tendu son arc et ravageait la terre,
 Les coteaux, et les champs, et les prés déflouris,
 N'offraient de toutes parts que de vastes débris ;
 Novembre avait compté sa première journée.
 Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
 Heureux de mon repos, je vivais dans les champs,
 Et quel poète, épris de leurs tableaux touchants,
 Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
 N'a chéri quelquefois la beauté monotone ?
 Ô ! comme avec plaisir, la rêveuse douleur,
 Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
 Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
 Du vent qui fait tomber leur dernière verdure !
 Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait ;
 Tout-à-coup si j'entends s'agiter la forêt,
 D'un ami qui n'est plus, la voix longtemps chérie,
 Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
 Aussi, c'est dans ces temps où tout marche au cercueil,
 Que la religion prend un habit de deuil ;
 Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
 Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.
 Aujourd'hui ramenant un usage pieux,
 Sa voix rouvrait l'asile où dorment nos aïeux.
 Hélas ! ce souvenir frappe encore ma pensée.
 L'aurore paraissait, la cloche balancée
 Mêlant un son lugubre aux sifflements du nord,
 Annonçait dans les airs la fête de la mort :
 Vieillards, femmes, enfants accouraient vers le temple.
 Là préside un mortel dont la voix et l'exemple
 Maintiennent dans la paix les heureuses tribus,
 Un prêtre ami des lois, et zélé sans abus,
 Qui, peu jaloux d'un nom, d'une orgueilleuse mitre,
 Aimé de son troupeau, ne veut point d'autres titres ;
 Et des apôtres saints fidèle imitateur,
 A mérité comme eux ce doux nom de pasteur.
 Jamais dans ses discours une fausse sagesse,
 Des fêtes du hameaux n'attrista l'allégresse.
 Il est pauvre, et nourrit le pauvre consolé.
 Près du lit des vieillards quelquefois appelé,
 Il accourt, et sa voix, pour calmer leur souffrance
 Fait descendre auprès d'eux la paisible espérance.
 « Mon frère, de la mort ne craignez point les coups
 Vous remontez vers Dieu, Dieu s'avance vers vous. »
 Le mourant se console, et sans terreur expire.
 Lorsque de ses travaux l'homme des champs respire,
 Qu'il laisse avec le bœuf reposer le sillon,
 Ce pontife sans art, rustique Fénelon,
 Nous lit, du Dieu qu'il sert, les touchantes paroles.
 Il ne réveille point ces combats des écoles,
 Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
 Et Thomas, et Prosper, et Pélage, et Calvin.
 Toutefois, en ce jour de grâce et de vengeance,

À ses enfants chéris que charma sa présence,
 Il rappela l'objet qui les rassemblait tous ;
 Et, loin d'armer contre eux le céleste courroux,
 Il sait par l'espérance adoucir la tristesse.

« Hier, dit-il, nos champs, nos hymnes d'allégresse,
 Célébraient à l'envi ces morts victorieux,
 Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieus.
 Pour les mânes plaintifs à la douleur en proie,
 Nous pleurons aujourd'hui ; notre deuil est leur joie.
 La puissante prière a droit de soulager
 Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
 Allons donc visiter leur funèbre demeure ;
 L'homme hélas ! s'en approche, y descend tout à l'heure.
 Consolons-nous pourtant, un céleste rayon
 Percera des tombeaux la sombre région.
 Oui : tous ses habitants, sous leur forme première
 S'éveilleront surpris de revoir la lumière ;
 Et moi puissè-je alors vers un monde nouveau,
 En triomphe à mon Dieu ramener mon troupeau ! »

Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
 Tantôt ses bras tendus montraient le ciel propice,
 Tantôt il adorait humblement incliné,
 Ô moment solennel, ce peuple prosterné,
 Ce temps dont la mousse a couvert les portiques,
 Ses vieux murs, ses jours sombres, et les vitraux gothiques,
 Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
 Symbole du soleil et de l'éternité,
 Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue,
 La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
 Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,
 Et de jeunes beautés qui sous l'œil maternel
 Adoucissent encore par leur voix innocente,
 De la religion la pompe attendrissante ;
 Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
 L'invisible union de la terre et des cieus,
 Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible ;
 Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
 Où sur les harpes d'or l'immortel séraphin,
 Au pied de Jéhova chante l'hymne sans fin.
 Alors de toute parts un Dieu se fait entendre,
 Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre,
 Il doit moins le prouver qu'il ne doit le sentir.

Mais du temple à grand flot se hâtait de sortir
 La foule qui déjà par groupes séparés,
 Vers le séjour des morts s'avancait éplorée.
 L'étendard de la croix marchait devant nos pas.
 Nos chants majestueux consacré au trépas,
 Se mêlaient à ce bruit précurseur des tempêtes ;
 Des nuages obscurs s'étendaient sur nos têtes,
 Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
 Se conformaient au deuil et des champs et des airs.

Cependant du trépas on atteignait l'asile ;
 L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile ;
 Et la ronce alentour croissent de toutes parts ;
 On y voit s'élever quelques tilleuls épars,
 Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
 Non loin s'égare un fleuve, et mon âme attendrie
 Vit dans le double espace des tombes et des flots,
 L'éternel mouvement et l'éternel repos.

Avec quel saint transport tout ce peuple champêtre

Honorant ses aïeux, aimait à reconnaître
 La pierre ou le gazon qui cachait leurs débris !
 Il leur parlait encore, mais au sein de Paris,
 Des parents les plus chers, de l'ami le plus tendre,
 Où peut l'œil incertain redemander la cendre ?
 Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
 Et leurs restes, sans gloire, au hasard sont mêlés.
 Ah ! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
 Tremblons : malheur aux temps, aux nations profanes,
 Chez qui dans tous les cœurs, affaiblis par degré,
 Le culte des tombeaux cessa d'être sacré !

Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrages ;
 Ils conservent en paix leur antique héritage.
 Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux ;
 Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
 Sous ces pierres sans art, tranquillement sommeille.
 Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
 Qui dans l'ombre a vécu de lui-même ignoré.
 Eh bien ! si de la foule autrefois séparé,
 Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
 Son nom charmaient encore l'univers idolâtre,
 Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux ?

De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,
 Combien ! auprès des morts, j'oubliais les chimères,
 Ils réveillaient en moi des pensées plus austères.
 Quel spectacle ! d'abord un sourd gémissement
 Sur le fatal enclos erra confusément ;
 Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent,
 Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent.
 Seulement j'aperçois une jeune beauté,
 Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté.
 Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle,
 Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle ;
 Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,
 Que son cœur pour époux se choisit en secret,
 Son cœur promet encore de n'être point parjure.

Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
 Regrettait un époux, tandis qu'à ses côtés
 Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés
 Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.
 Là d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
 Une mère au destin reprochait le trépas,
 Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
 Ici des laboureurs au front chargé de rides,
 Tremblant, agenouillés sur des feuilles arides,
 Venaient encore prier, s'attendrir dans ces lieux
 Où les redemandait la voix de leurs aïeux.

Quelques vieillards surtout, d'une main languissante,
 Embrassaient tour à tour une tombe récente.
 C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté
 Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
 Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile.
 Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
 Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
 À ses derniers neveux contera ses bienfaits.
 Souvent on les vanta dans nos longues soirées.

Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées,
 Et que le grand Lanis dans son palais en deuil,
 Vaincu, pleurait trop tard les fautes de l'orgueil,
 Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,

Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.
 Le rigoureux janvier, ramenait l'aquilon,
 Détruit tous les trésors qu'attendait le sillon.
 Sur les champs dévastés la mort seule domine ;
 Deux mois dans nos climats, la hideuse famine
 Courut seule et muette en dévorant toujours.
 Hombert désespéré, sa femme sans secours,
 Voyaient le monstre affreux menacer leur asile ;
 Ils pleuraient sur leur fils ; leur fils dormait tranquille.
 Ô courage ! ô vertu ! renfermant ses douleurs,
 Hombert pour la sauver fuit une épouse en pleurs.
 Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle ;
 Mais, du milieu des camps, sa tendresse fidèle,
 À sa femme, à son fils se hâta d'envoyer
 Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
 On dit que de Villars il mérita l'estime,
 Et même sous les yeux de ce chef magnanime,
 Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
 La paix revint, alors il revit son hameau,
 Et pour le soc paisible oublia son armure.

Son exemple éclairant une aveugle culture,
 Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
 Ce rempart tutélaire élever par son bras,
 Du fleuve débordé contint les eaux rebelles !
 Que de fois il calma les naissantes querelles !
 Lui seul para ces mots de leurs premiers raisins,
 Et même il transporta sur les mûriers voisins
 Ce ver laborieux qui déroule en silence
 Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.

Tu méritais sans doute, ô vieillard généreux,
 Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux !
 Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
 S'arrêta tout à coup près des cendres du juste.
 Là, retentit le chant qui délivre les morts.
 C'en est fait, et trois fois dans ses pieux transports,
 Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale,
 L'homme sacré, trois fois y jeta l'eau lustrale,
 Et l'écho de la tombe aux mânes satisfaits,
 Répéta sourdement : *Qu'ils reposent en paix.*

Tout se tut, et soudain, ô fortuné présage !
 Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage,
 Et brillant au milieu des brouillards entrouverts,
 Le soleil, jusqu'au soir, consola l'univers.

Par le cit. Fontanes, membre de l'Institut national de France [classe de la Littérature et des Beaux-Arts], professeur aux Écoles centrales de Paris [chaire de littérature], *Mercure français*, 18 juillet 1796, p.162-169. Il fera partie des victimes du coup d'État du 18 fructidor an III (4 septembre 1797) et se réfugiera alors en Angleterre où il a fait connaissance et se lie avec Chateaubriand. Il est nommé Grand-maître de l'Université impériale le 17 mars 1808.

Dans *Le génie du christianisme* (1802), Chateaubriand cite à deux reprises le poème de Fontanes et plaide pour le « culte des tombeaux » : « La religion a pris naissance aux tombeaux, et les tombeaux ne peuvent se passer d'elle. » Il revient sur la réforme funéraire de la fin de l'Ancien Régime : « [Le christianisme] a placé la cendre des fidèles dans l'ombre des temples du Seigneur, et déposé les morts dans le sein du Dieu vivant. [...] Les raisons humaines qu'on a opposées à ces raisons divines sont bien loin d'être convaincantes. Meurt-on moins en France que dans le reste de l'Europe, où les cimetières sont encore dans les villes ? Lorsqu'autrefois parmi nous on sépara les tombeaux des églises, le peuple, qui n'est pas si prudent que les beaux-esprits, qui n'a pas les mêmes raisons de craindre le bout de la vie, le peuple s'opposa à l'abandon des antiques sépultures. [...] Qu'on nous en croie : c'est lorsqu'on vient à toucher à ces bases fondamentales de l'édifice que les royaumes trop remués s'écroulent. Encore si l'on s'était contenté de changer simplement le lieu des sépultures ! mais, non

satisfait de cette première atteinte portée aux mœurs, on fouilla les cendres de nos pères, on enleva leurs restes, comme le manant enlève dans son tombereau les boues et les ordures de nos cités. Il fut réservé à notre siècle de voir ce qu'on regardait comme le plus grand malheur chez les anciens, ce qui était le dernier supplice dont on punissait les scélérats, nous entendons la dispersion des cendres ; de voir, disons-nous, cette dispersion applaudie comme le chef-d'œuvre de la philosophie. » Et un peu plus loin en note : « Nous passons sous silence les abominations commises pendant les jours révolutionnaires. Il n'y a point d'animal domestique qui, chez une nation étrangère un peu civilisée, ne fût inhumé avec plus de décence que le corps d'un citoyen français. On sait comment les enterrements s'exécutaient, et comment, pour quelques deniers, on faisait jeter un père, une mère ou une épouse à la voirie. »

« La Sépulture » de Gabriel Legouvé (1797)

Où sont ces vieux tombeaux et ses marbres antiques
 Qui des temples sacrés décoraient les portiques ?
 Ô forfait ! Ces brigands, dont la férocité
 Viola des prisons l'asyle épouvanté,
 Coururent, tout sanglans, de nos ayeux célèbres
 Profaner, mutiler les monumens funèbres,
 Et commettre, à la voix d'un lâche tribunal,
 Sur des cadavres même, un autre assassinat.
 Gloire, talens, vertus, rien n'arrêta leur rage.
 Ô guerriers généraux, dont le mâle courage
 De l'état ébranlé releva le destin,
 Vengeurs du nom français, *Turenne, Du Guesclin,*
 Vous vîtes par leurs mains vos cendres dispersées
 Errer, au gré des vents, de vos urnes chassées.
 La beauté ne put même adoucir leur courroux :
Sévigné, dans la mort tu ressentis leurs coups.
 C'en est donc fait : brisant les tombes révérees,
 Ils ont désenchanté nos enceintes sacrées.
 Nous y cherchons en vain ces marbres inspirans,
 Où nos yeux se plaisaient à s'arrêter longtemps ;
 Où nos cœurs admiraient, épris de leur histoire,
 Les dons de la patrie et les droits de la gloire, /
 Et sur l'affreuse mort, dont tout est dévoré,
 Des talens, des vertus le triomphe assuré.
 On se sent aggrandir au tombeau d'un grand homme !
 Les arts m'en sont garans : des morts que l'on renomme
 Dans le bronze vivant, dans le marbre animé,
 Ils rendront tous les traits à l'Univers charmé :
 Mais ce n'est point assez pour le cœur qui les aime ;
 Leurs images hélas ! ne seront point eux-même !
 C'est eux, c'est leurs débris que nous voulons trouver.
 Au pied de leurs tombeaux nous aimions à rêver.
 Là, du recueillement ressentant tous les charmes,
 Nous trouvions à la fois des leçons et des larmes.
 Il semblait que du fond de ces cercueils fameux
 Une voix nous criât : « Illustrez-vous comme eux. »
 Voilà l'illusion que nous avons perdue.
 Vous tous, que pleure encor la patrie éperdue
 Consolez-vous pourtant si vos corps mutilés,
 Loin de leurs monumens, languissent exilés.
 Bannis de vos cercueils, et non de votre gloire,
 Vous restez dans nos cœurs et dans notre mémoire.
 Là, se sont retranchés vos débris immortels ;
 Là, se sont relevés vos tombeaux, vos autels ;
 Et, contre les pervers soulevant tous les âges,
 Vous immortalisez jusqu'à leurs vils outrages.
 Mais de quel crime encore mon œil est révolté ?
 Par des bras soudoyés, un cadavre porté,
 Sans cortège, sans deuil, s'avance solitaire ;
 C'est ainsi parmi nous qu'on rend l'homme à la terre ! /
 Autrefois l'amitié, la nature et l'amour,
 Accompagnant sa cendre à ce dernier séjour,
 Lui portaient en tribut leur douleur consolante ;
 Maintenant, inhumé sans la pompe touchante
 Qui suivait le mortel dans la tombe endormi
 On dirait qu'il n'eut pas un parent, un ami !
 A-t-il perdu ses droits en perdant la lumière ?

N'est-il point un respect qu'on doive à sa poussière ?
 Sur les rives du Nil, un rêve industriel,
 Par un baume éternel, perpétuant aux yeux
 Une mère expirée, une épouse ravie,
 Savait tromper la mort et figurer la vie ;
 Les Grecs et les Romains présentaient aux tombeaux
 Des offrandes, des pleurs et le sang des taureaux ;
 Le sauvage lui-même, inhumain, implacable,
 Toujours d'un peu de terre à couvert son semblable ;
 Et vous, peuple poli, dans cet âge si beau
 Où Montesquieu, Voltaire, et Raynal, et Rousseau,
 Par leurs savans écrits, pleins d'Athènes et de Rome,
 Apprirent aux humains la dignité de l'homme,
 Vous osez seuls aux morts refuser les honneurs !
 Que dis-je ? vous craignez de montrer vos douleurs !
 Sommes-nous dans ces jours de crime et d'esclavage
 Où, de l'humanité proscrivant le langage,
 Des tyrans dans nos yeux faisaient rentrer nos pleurs,
 Où tous les sentimens se cachaient dans les cœurs ?
 Le frère alors fuyait les obsèques d'un frère ;
 Le fils suivait de loin le cercueil de son père : /
 On n'osait escorter que le char des bourreaux ;
 La pompe de la mort n'étaient qu'aux échafauds !
 Si de ce règne affreux l'opprobre enfin s'efface,
 Dans nos convois encor pourquoi m'offrir sa trace ?
 Quel français, sans gémir, peut voir leur nudité ?
 Craint-on qu'au sein des jeux un moment attristé,
 L'homme heureux, de la mort reconnaissant l'empire,
 Ne s'aperçoive trop que son semblable expire ?
 Eh ! ce corps, à la terre indignement rendu,
 Comme un vil animal dans les champs étendu,
 Peut-être est-ce un savant, dont le vaste génie
 Par d'utiles travaux éclaira sa patrie !
 Peut-être est-ce un ami des mortels malheureux !
 Quel contraste ! Jaloux de prodiguer pour eux
 De ses soins, de ses dons l'active bienfaisance,
 Tous les infortunés recherchaient sa présence :
 Vivant, de sa maison ils assiégeaient le seuil,
 Mort, ils n'osent hélas ! entourer son cercueil !
 « Pourquoi, me direz-vous, des honneurs funéraires ?
 Cette loi, que jadis établit chez nos pères
 Un culte fanatique et sans force aujourd'hui,
 Sur nos bords éclairés doit tomber avec lui. »
 Ah ! laissez ce langage au profane athéisme :
 La sensibilité n'est pas le fanatisme.
 De la religion gardons l'humanité.
 Barbares, qui des morts bravez la majesté,
 Éloignez ces flambeaux, ces ornemens, ces prêtres,
 Dont le faste à la tombe escortait nos ancêtres ; /
 Mais appelez du moins autour de nos débris
 Et la douleur d'un frère, et les larmes d'un fils.
 C'est le juste tribut où nos mânes prétendent :
 C'est le culte du cœur que sur tout ils attendent.
 Mais, si vous leur rendez cette pompe du deuil,
 Oserez-vous encor relèguer un cercueil
 Aux lieux où, nous plongeant dans les mêmes abîmes,
 La mort confusément entasse ses victimes ?
 Ô trop coupable effet d'un usage odieux
 Au près des scélérats gît l'homme vertueux !
 Dans le même sépulcre indigné de descendre,

À leur cendre il frémit d'associer sa cendre.
 Du juste, qui n'est plus, respectez le repos.
 Du juste et du méchant séparez les tombeaux.
 Loin, sans doute, l'orgueil du pompeux mausolée
 Qui distinguait des grands la poussière isolée ;
 Mais qu'au moins dans les bois un monument dressé
 Dise au fils : C'est ici que ton père est placé.
 Les bois ! Ils sont des morts le véritable asyle.
 Là, donnez à chacun un bocage tranquille.
 Couvrez de leur nom seul leur humble monument :
 De l'urne d'un héros son nom est l'ornement.
 Ces dômes de verdure où le calme respire,
 Le ruisseau qui gémit, et le vent qui soupire,
 La lune dont l'éclat, doux amis des regrets,
 Luit plus mélancolique au milieu des forêts.
 Tous ces objets, que cherche une ame solitaire,
 Prêteront aux tombeaux un nouveau caractère. /
 Par ce charme, appelés vers leurs restes flétris,
 Nous viendrons y pleurer ceux qui nous ont chéris.
 Nous croirons voir planer leurs ombres attentives ;
 Nous croirons qu'aux soupirs de nos ames plaintives
 Répondent de leurs voix les accens douloureux
 Dans la voix des zéphirs gémissant autour d'eux.
 Que la sage Helvétie offre un touchant exemple !
 Lorsqu'un mortel n'est plus, là, les siens, près du temple,
 Vont déposer sa cendre en un bocage épais,
 Y plantent des lilas, des roses, des œillets,
 Arrosent chaque jour leurs tiges abreuvées :
 Il semble qu'en ces fleurs, par leurs mains cultivées,
 Ils raniment l'objet près d'elles inhumé,
 Et respirent son ame en leur souffle embaumé.
 Comme eux, à nos regrets sachons prêter des charmes :
 Rendons les fleurs, les bois, confidens de nos larmes.
 Dans les fleurs, dans les bois, du sort trompant les coups,
 Nos parents reviendront converser avec nous.
 Tout rendra leur aspect à notre ame apaisée ;
 Les champs, peuplés par eux, deviendront l'Élysée :
 Et les tristes humains, près de faire à leur tour
 Ce voyage effrayant qui n'a point de retour,
 Comptant sur les honneurs dont la mort est suivie,
 Ne croirons pas sortir tout entiers de la vie ;
 Et, par ce doux espoir en mourant ranimés,
 Se sentiront renaître aux cœurs qu'ils ont aimés.

Gabriel Legouvé (1764-1812), « La Sépulture », dans *Les souvenirs, la sépulture et la mélancolie*, Paris, Chez Lemierre et Huet, Prairial, an VI (2^{de} édition) [1797], p.27-32. Sur ce poème, voir Paul Van Tieghem, *La poésie de la nuit et des tombeaux en Europe au XVIII^e siècle*, Paris, F. Rieder et Cie, 1921, p.162.

Le chant VII de *L'imagination* de Jacques Delille (1806)

« De ces solennités, par qui sut autrefois
L'Imagination suppléer à nos lois,
Aucune n'est égale à ces pompes funèbres
Qu'elle-même embellit chez cent peuples célèbres ;
Plein de ces grands pensers et de ces grands tableaux,
J'ai médité long-temps, assis sur les tombeaux,
Non pour y chercher, dans ma mélancolie,
Le secret de la mort, mais celui de la vie.

Regardez ces débris dispersés par les vents :
Croyez-vous tous ces morts étrangers aux vivans ?
Non : d'un tendre intérêt, sources toujours fécondes,
Les tombeaux sont placés aux confins des deux mondes ;
Rendez-vous triste et cher, où, confondant leurs vœux,
La vie et le trépas correspondent entre eux.
Ceux que vous croyez morts, vivent dans vos hommages ;
Vous conservez leurs noms, vous garder leurs images.
Et qui n'a pas connu ces dogmes révérés ?
Voyez comme, assemblant ces restes adorés,
Le sauvage avec joie en remplit sa cabane,
Et change en lieu sacré sa retraite profane !
L'amour de son pays, c'est l'amour des aïeux. »

« Que dis-je ? Ces devoirs, ces cultes domestiques
Sont-ils donc étrangers aux fortunes publiques ?
L'Etat n'est-il pour rien dans ces touchants regrets ?
Non, non : de notre deuil vénérables objets,
Ces morts à haute voix sont nommés dans vos temples,
Vivent dans leurs bienfaits, dans leurs nobles exemples.
Dans leurs brillans écrits, leur souveraine voix,
Du bord de leurs tombeaux vous ont dicté ces lois
Qui disposent encor de vos fils, de vos filles,
Sont l'âme de l'État, le code des familles ;
Leurs vœux règnent sur vous, et prolongeant leurs jours,
À vos enfans soumis ils commandent toujours.
L'héritage éternel qui, dans la race humaine,
Des générations forment la grande chaîne,
Remonte, redescend, et par d'utiles nœuds,
Joint le père aux enfans, les fils à leurs aïeux.
Ce n'est pas donc pas en vain que l'humanité sainte
Des tombeaux en tous lieux a consacré l'enceinte :
Protéger les tombeaux, c'est honorer les morts ;
Et ce culte sublime, en consacrant leurs corps,
Maintient leurs volontés, impose au sacrilège
Qui, bravant du trépas l'auguste privilège,
Outrageant et la tombe, et la terre, et les cieux,
De la mort libérale ose tromper les vœux :
Homicide attentat, dont l'avidité imprudence,
Détruisant le bienfait, détruit la bienfaisance,
Ravit à la bonté l'espoir d'un souvenir,
Et par l'ingratitude appauvrit l'avenir.
Eh ! sans ce long respect, ce culte salulaire,
Qui des races transmet la chaîne héréditaire,
Que seraient les mortels ? les siècles passagers
Périraient sans retour, l'un à l'autre étrangers ;
Ainsi du peuple ailé les familles légères,
Vagabondes tribus, sans aïeux et sans frères,
Méconnaissent leur race au sortir du berceau.

Mais du sein de la nuit et du fond du tombeau,
 Un cri religieux, le cri de la nature,
 Vous dit : Pleurez, priez sur cette sépulture !
 Vos parents, vos amis dorment dans ce séjour,
 Monument vénérable et de deuil et d'amour.
 Ces êtres consacrés par les devoirs suprêmes,
 Honorez-les pour eux, pour l'État, pour vous-mêmes.
 Ainsi le dogme saint de l'immortalité
 Recommande notre ombre à la postérité ;
 Ainsi prêtant sa force au saint nœud qui nous lie,
 Le respect pour les morts gouverne encor la vie.

Aussi, voyez comment l'automne nébuleux,
 Tous les ans, pour gémir, nous amène en ces lieux,
 Où des siècles humains, que les temps renouvellent,
 Les générations en foule s'amoncellent,
 Où l'âge qui n'est plus attend l'âge suivant,
 Où chaque grain de poudre autrefois fut vivant !
 Là, des cœurs attendris écoutant le murmure,
 La foi vient recueillir les pleurs de la nature.
 Cette religion, dont les austères lois
 Quelquefois du sang même ont étouffé la voix,
 Aujourd'hui visitant les funèbres enceintes,
 Entre l'homme vivant et les races éteintes,
 Réveillant de l'amour les pieuses douleurs,
 De la mort elle-même emprunte les couleurs :
 Ce n'est plus son habit, ses hymnes d'allégresse,
 C'est sa robe de deuil et ses chants de tristesse.
 Hélas ! quand ses élus, au gré de leurs désirs,
 S'enivrent à longs traits des célestes plaisirs,
 Pour leurs frères souffrants, mère compatissante,
 Elle élève vers Dieu sa voix attendrissante :
 Dieu reçoit de ses mains l'holocauste d'un Dieu.
 Pour courir aux tombeaux, tous sortent du saint lieu ;
 Aucun de se méprend, chacun connaît la pierre
 Où tout ce qu'il aime repose sur la terre,
 Et le tertre modeste où gît l'humble cercueil,
 Et la croix funéraire, et l'if ami du deuil,
 Qui, protégeant les morts de son feuillage sombre,
 À l'ombre des tombeaux aime à mêler son ombre. »

« Durant le jour entier, les soupirs, les sanglots,
 Roule de tombe en tombe, et d'échos en échos.
 Souvent on croit ouïr, des voûtes sépulcrales,
 De lamentables voix sortir par intervalles.

Soudain la scène change : ô surprise, ô transport !
 Je vois planer la vie au-dessus de la mort :
 Son empire est fini. Dans sa sombre retraite,
 J'entends, j'entends sonner la terrible trompette !
 Partout, avec ces mots, court l'espoir et l'effroi :
 « Vieux ossements, vivez ; poudre, réveille-toi. »
 Et déjà l'Éternel prépare en ses justices
 Le lieu des châtiments et le lieu des délices.
 Mais avant ce grand jour, reçois, Dieu de bonté,
 Les vœux de la faiblesse et de l'humanité.
 Peux-tu punir toujours les erreurs d'une vie
 Si chèrement payée et promptement ravie ?
 Dieu puissant, dis un mot ! leurs crimes ne sont plus ;
 Dieu, rouvre les tombeaux et reprends tes élus :
 Qu'ils te parlent pour nous, que de leurs rangs suprêmes
 Ils contemplent les maux qu'ils connurent eux-mêmes,

Et qu'ainsi soient unis, par d'invisibles nœuds,
 Et la vie et la mort, et la terre et les cieux !
 Ainsi des morts sacrés nous honorons les restes ;
 Que dis-je ! ô siècle impie ! ô dogmes trop funestes !
 Ce culte, ce respect, qu'on nomme préjugés,
 Ne sont que trop détruits ou trop négligés :
 Les morts n'ont plus d'amis ; mais si nos froids hommages
 Des antiques douleurs dédaignent les usages,
 Ô vous, que j'ai perdus, qu'enferme le cercueil,
 Ah ! lisez dans mon âme, et voyez-y mon deuil. »

Il plaide ensuite pour un renouveau du culte des grands hommes à l'imitation de l'antiquité.

« Eh ! pourquoi donc cacher, barbares que nous sommes,
 Loin de l'éclat du jour les tombeaux des grands hommes !
 Oh ! que tels n'étaient point ces peuples autrefois,
 Si rians dans leurs mœurs, si sages dans leurs lois !
 En foule dispersés dans un beau paysage,
 Les tombeaux d'un héros, d'un poète, d'un sage,
 À l'œil religieux s'offraient à chaque pas ;
 Le grand jour en chassait les ombres du trépas.
 Mollement inclinés sur ses mânes célèbres,
 Des arbres leur prêtaient de plus douces ténèbres ;
 L'olivier cher aux morts, symbole de la paix,
 Les lauriers triomphants mariés aux cyprès,
 Ombrageaient les vertus, les arts ou la victoire.
 On croyait parcourir les jardins de la gloire ;
 Le deuil s'y dérobaient sous l'éclat des honneurs,
 Et leur noble aiguillon pénétrait dans les cœurs.
 Loin donc ces noirs réduits ! loin ces dômes funèbres !
 C'est vouloir du trépas redoubler les ténèbres ;
 C'est d'un indigne exil flétrir les morts fameux.
 Ah ! laissez, relégués dans leurs caveaux pompeux,
 Sous le marbre imposteur qui flatte encore leurs ombres,
 Tous ces rois fainéants qui, sous ces voûtes sombres,
 Ont changé de sommeil, et qu'a jetés le sort
 Du néant de leur vie au néant de la mort.
 Mais pourquoi m'y cacher les mânes de Turenne ?
 Leur cendre assez long-temps s'honora de la sienne,
 Ah ! puisse au moins son corps, dans ce caveau sacré,
 Reposer toujours cher et toujours révééré !

Que dis-je ! il n'est plus temps. Tout un peuple en furie !...

Ô forfait exécration ! ô honte ! ô barbarie !
 Du vengeur de l'État le repos est troublé,
 Ses honneurs sont détruits, son cercueil violé !
 Sans respect du lieu saint, des ombres sépulcrales,
 On arrache à la mort ses dépouilles royales ;
 On brise leur couronne, on ouvre leurs tombeaux ;
 De sacrilèges mains dispersent leurs lambeaux ;
 En vain le grand Louis, paré par la victoire,
 Repose environné des rayons de sa gloire :
 Le hasard le premier le présente à leurs coups. »

Jacques Delille (1738-1813), *Œuvres de Delille*, t.VII : *L'Imagination*, Paris, Furne, 1832 (1^{re} éd. 1806), p.211-240 (chant VII : « La politique »). Poème rédigé entre 1785 et 1794 mais qui porte la marque de la Révolution.

Le Jour des Morts aux Catacombes de Paris (1814)

Novembre commençait. L'airain religieux
 Tintait au jour naissant le culte des aïeux ;
 Je m'éveille à ce bruit et mon âme attristée
 D'un saint frémissement s'est sentie agitée.
 Que ne pouvais-je alors avec Fontane et Gray
 Sous les ifs des pasteurs méditer à mon gré !
 Mais au sein de Paris si le destin m'enchaîne,
 J'obéirai du moins au penchant qui m'entraîne ;
 Ma main sur leurs tombeaux aurait semé des fleurs
 Aux morts de la cité je donnerai des pleurs.
 De l'éternel bonheur puissé-je voir l'aurore !
 Mais un double avenir... Je frémis et j'implore.

Près de ce monument où d'un œil curieux
 Lalande interrogeait et devinait les cieux,
 Est un étroit sentier qui, plongeant dans la terre,
 Ouvre un gouffre profonde qu'une main téméraire
 A creusé sourdement, sous deux vastes faubourgs. /
 Quand sur notre horizon, effrayé de son cours,
 L'astre de la terreur allait semer les crimes ;
 Quand le fer préludait, affamé de victimes,
 Au mépris des vivants par le mépris des morts.
 Du nom d'humanité colorant nos efforts,
 Quand nos mains à la tombe, autrefois révéérée,
 Arrachait des aïeux la poussière sacrée,
 C'est là que par pitié furent amoncelés
 Des hommes d'autrefois les restes exilés,
 Sans respect engloutis, étonnés d'être ensemble :
 Que de siècles éteints cet abîme rassemble !

À l'ombre de ce temple où de pieux concerts,
 Pour leur ouvrir les cieux, s'élevaient dans les airs,
 Leurs restes reposaient, charmés par l'espérance.
 À l'heure où dans la tour la cloche se balance,
 Sur l'urne maternelle, oubliant son encens,
 Une vierge timide à ses pleurs innocents,
 Donnaient un libre cours ; ou peut-être à sa vue
 S'offrait une autre tombe à son cœur trop connue :
 Baissant un œil gonflé, dévorant un soupir,
 On la voyait soudain s'éloigner et rougir.
 Alors on respectait les cendres de ses pères ;
 Mais dans ce culte antique un *siècle de lumières*
 Vit un germe de mort, et des âges passés
 Les débris par décret de nos murs sont chassés.
 Ah ! par une fureur de trop de maux suivie,
 Avons-nous d'un moment enrichi notre vie ?

Des sauvages Natchès les enfants malheureux
 Emportaient en fuyant les os de leurs aïeux ;
 À ce roi qui voulait terminer ses misères,
 Le Scythe répondait : *dirons-nous à nos pères*
Sortez de vos tombeaux, il faut suivre nos pas.
 Nous, fils dénaturés, nous ne rougissons pas
 Nous qui de nos aïeux avons proscrit la cendre
 De peur que du remords la voix se fit entendre !
 Hélas ! dans nos excès, trop coupables neveux,
 Aurions-nous reconnu la voix de nos aïeux ?
 Mais par ce souvenir notre gloire est flétrie ;

Le calme a reparu sur ma triste patrie :
 Je ne veux point ici rappeler nos forfaits,
 Trop heureux si je puis les oublier à jamais ! /
 Ô vous que je cherchais dans les sombres demeures
 Où vos restes glacés ne comptent plus les heures,
 Hommes de tous les temps que la mort réunit,
 Dormez, dormez en paix sous cette immense nuit ;
 Je ne viens point ici vous ravir à la terre,
 Que vous a consacrée une onde salubre,
 Quand la religion, qu'on vit persécuter,
 Consolait votre exil, ne pouvant l'arrêter.
 Que les pas d'un mortel n'effraient pas votre cendre !
 Avec vous dans ces lieux je dois aussi descendre :
 Le temps s'enfuit si vite et son court avenir
 À peine a commencé qu'il va bientôt finir !
 Sur un gouffre sans fond un instant nous balance.
 Mais je veux de la mort consulter le silence :
 Montrez-moi parmi nous vous la place où le repos
 Sous le sol des vivants se prépare à mes os.
 Hélas ! tant d'amertume empoisonne la vie !
 Le calice des maux se boit jusqu'à la vie,
 À peine effleurons-nous la coupe du bonheur.
 Mais l'orage nous berce et le port nous fait peur,
 Et nous ressemblons trop au nautonnier timide
 Qui cherche à s'endormir sur une mer perfide,
 Ou qui, dans la tourmente, abusant sa terreur,
 À son timon brisé s'attache avec fureur ;
 L'imprudent a péri, quand un autre plus sage
 S'est jeté dans les flots et parvient au rivage.

De la mort pendant le spectacle odieux
 Devrait à ses couleurs apprivoiser nos yeux :
 Tout ce qui nous entoure est plein de son image.
 À chaque jour naissant, chaque nuit la présage ;
 Santé, parents, amis, tout nous quitte et nous dit :
 Le dernier jour approche et peut-être il vous luit.
 L'éclat de notre vie est celui de la rose,
 Et quand elle se fane, elle est à peine éclose :
 De sa fragilité le passant est surpris.
 Le sol que nous foulons est un sol de débris,
 Comme, au milieu des bois inconnus à la hache,
 Le pied du jeune ormeau sous de vieux troncs se cache.
 Le présent qui s'enfuit, dévorant l'avenir,
 Avant d'avoir vécu nous apprend à mourir ;
 Mais non... Au coup fatal en vain tout nous prépare, /
 Nous nous flattons encore et l'erreur nous égare :
 Notre esprit se révolte au nom seul de la mort.

De ce dernier sommeil tout animal s'endort
 Et l'horreur du trépas ne trouble point sa vie :
 L'homme plus malheureux lui doit porter envie ;
 Le sort prescrit à l'homme un bizarre destin.
 Quel blasphème ai-je dit ? En prévoyant sa fin,
 Si l'homme se révolte, il sent ravir son âme
 Loin de cet univers que le néant réclame,
 De sa noble origine il sait la dignité
 Et son immense espoir veut l'immortalité.

M'égarant au hasard sous ces voûtes funèbres,
 Ainsi je méditais, quand du fond des ténèbres

À mes yeux incertains, tout-à-coup arrêtés,
 Versant sur un autel ses lugubres clartés,
 Une lampe a brillé, lueur mystérieuse,
 Qu'entretient nuit et jour l'huile religieuse.
 En longs habits de deuil, là sur des ossements
 Un prêtre offrant au ciel ses vœux et son encens
 Appelait du Très-Haut les regards salutaires.
 Quel charme s'exhalait de ces touchants mystères
 Célébrés pour les morts sur leurs restes glacés !
 Dans l'immense néant des siècles entassés,
 Quand se renouvelait l'auguste sacrifice,
 Où pour l'homme pêcheur s'immole un dieu propice,
 De quelle émotion fut agitée mon cœur !
 Oui, mon œil un moment, de l'avenir vainqueur,
 Quand à ses ossements d'une voix solennelle
 Le vieillard promettait une vie éternelle,
 Crut les voir s'agiter, sortir de leurs tombeaux,
 Et chacun en tremblant revêtir ses lambeaux.
 Tel, dans un saint transport (pourrais-je sans blasphème
 Rappeler un prodige opéré par Dieu même ?)
 Un prophète autrefois vit un vaste désert
 De membres desséchés et d'ossements couvert,
 Qui tous prenaient leurs chairs dans cette plaine immonde.
 Mais l'esprit a soufflé des quatre coins du monde :
 Que sont-ils devenus ? Le vide du néant
 Frappa seul son regard dans le chaos errant. /
Qu'ils reposent en paix : mon esprit se réveille
 À ces mots consolants qui charment mon oreille,
 Et se sent rafraîchi par un calme nouveau.
 Arrosant de ses pleurs la pierre d'un tombeau,
 Le prêtre, retiré dans l'ombre solitaire,
 Semblait pour y descendre incliné vers la terre.
 La lampe répandant une pâle clarté
 Montrait de son front nu l'auguste majesté ;
 Tel le marbre des grands, couvrant d'orgueilleux restes,
 Osa peindre des saints les figures célestes,
 Tel le chœur des vieillards au trône de l'agneau
 Chante éternellement l'hymne toujours nouveau.

« Ange consolateur, m'écriai-je, ô mon père,
 Pour prix de tes vertus, à ta sainte prière
 Qu'un baume expiateur soit ici répandu !
 Du céleste séjour es-tu donc descendu ?
 Sans doute à l'Éternel ta voix s'est fait entendre. »
 « Pour calmer ces transports, mon fils, je veux t'apprendre,
 Répondit le vieillard en répandant des pleurs,
 Et ma première vie et mes longues erreurs.
 D'une jeunesse ardente écoutant les vertiges,
 Et du prince du monde adorant les prestiges,
 Trop longtemps autrefois on me vit à la cour
 Encenser le caprice ou la beauté du jour.
 Ivre de voluptés, savourant le mensonge,
 Je me croyais heureux et ne goûtais qu'un songe ;
 Et la voix de mon père en vain à la vertu
 Cherchait à rappeler mon esprit combattu :
 Au torrent je cétais en m'avouant coupable.
 Trompé dans ses désirs, près d'une épouse aimable
 Son amour inquiet crut me fixer enfin
 Et la jeune Sophie engagea mon destin.
 Toi que j'ai méconnue, ô trop sensible amie !

Ô toi qui de bonheur devait semer ma vie,
De fiel et de chagrins j'empoisonnais tes jours.

Mais de ma folle ivresse allait finir le cours
Quand, au fer du bourreau dévoués pour victime,
Le rang fut un opprobre et la naissance un crime,
Je quittais mon pays où s'apprêtait ma mort.
Ma Sophie alarmée a partagé mon sort ; /
J'ai senti, mais trop tard, qu'une épouse modeste
Devait seule charmer des jours que je déteste.
Par elle consolé, l'exil me semblait doux ;
Mais d'un rayon d'espoir le destin trop jaloux
Dans mes bras repentants voulut trancher sa vie.
Sous un ciel étranger déposant ma Sophie,
Epuisant à longs traits la coupe du malheur,
Les larmes refusaient d'alléger ma douleur :
Tu les voix maintenant inonder mon visage.

Vaincu par l'infortune, enfin je devins sage.
D'une âme sans remords l'espoir religieux
De Sophie expirante avait fermé les yeux :
Aux sources d'où le calme avait coulé pour elle
Je cherchai du repos à ma peine cruelle.
Des bontés du Très-Haut je sondai les trésors
Et sa miséricorde a béni mes efforts.
Par un tardif encens du Dieu de l'innocence
Je n'osais qu'en tremblant implorer la clémence,
Il reçoit aujourd'hui par mes profanes mains
L'holocauste sacré du salut des humains.

Quand le jour du rappel, comblant notre espérance,
Vint sourire à nos yeux attachés sur la France,
Quand la patrie en pleurs rassembla dans son sein
De ses enfants épars le fugitif essaim,
Je revins en ces lieux qu'autrefois l'opulence
Faisait gémir du poids de sa magnificence
Et que dix ans d'orages avaient tant dévastés.
À mes embrassements, mes pas précipités
Promettaient mon vieux père et mes erreurs passées
À ses yeux satisfaits allaient être effacées.
Mais le sort se jouait de mes vœux superflus ;
Mais vois en vain l'appelle : hélas ! il n'était plus.
La hache de septembre avait frappé sa tête.
Sous les mains des bourreaux, en cette horrible fête,
Dans le sang des martyrs s'était mêlé le sien.

Sainte religion, tu fus tout mon soutien ;
Sans toi du désespoir l'épouvantable asile
Eût reçu dans son sein une vie inutile.
Mais mon père vivait, il entendait mes cris,
Peut-être il implorait les larmes de son fils ; /
Dogme consolateur, ta chaîne salutaire
Joint la vie à la mort et le ciel à la terre ;
Besoin du cœur de l'homme, un triste novateur
A-t-il pu de son culte ignorer la douceur ?
Au bonheur d'espérer était-il insensible ?
Jetés par leurs bourreaux au fond d'un gouffre horrible,
Les martyrs de la France attendaient que des cieux
La trompette appelât leurs restes précieux :
Aux mânes paternels j'apportais mes hommages,

De nos crimes passés réparant les outrages,
 Un pieux monument, pour ces os préparé,
 Les protégeait enfin d'un marbre consacré ;
 Et c'est ici, mon fils, que dorment leurs reliques :
 Des morts lorsque novembre amenant les cantiques
 De la verte nature a flétri la beauté,
 Tous les ans de ces lieux cherchant l'obscurité,
 Je reviens visiter ce tombeau qu'on révère.
 Puissent les vœux d'un fils charmer l'ombre d'un père ! »

Comme il parlait ainsi, de son regard pieux
 Son œil mouillé de pleurs sollicitait les cieux ;
 Puis trois fois dans sa main un rameau salutaire
 D'une douce rosée a rafraîchi la terre ;
 Et les morts qu'elle enferme ont reçu nos adieux.
 Le vieillard s'éloignait, et moi silencieux
 Je rapportai l'espoir qu'à sa seconde aurore,
 Novembre dans ces lieux nous reverrait encore. »

M. F., le V., « Le Jour des Morts dans les Catacombes de Paris », *Mercure de France*, n°DCLIV, 29 janvier 1814, p.193-199. Orthographe modernisée.

« La Mère » (1827) de Charles Brugnot

Vox in Rama audita est... Rachel plorans filios suos.
Jérém., c. XXXI, v.15.

Le jour des morts, quand la nuit est venue,
Et que la cloche éclate en tristes sons,
Un ange saint, en traversant la nue,
Mêle au bruit sourd de pieuses chansons :
« Dormez, dormez, foule des cimetières,
« Ne levez pas vos fronts inanimés ;
« Pour vous la terre a chanté ses prières,
« Dormez ! dormez !
L'air est glacé : le vent du nord frissonne
À travers l'herbe, au-dessus des tombeaux,
La froide pluie, à petit bruit raisonne,
Et la nuit noire a perdu ses flambeaux.
Mais une voix, d'une fosse récente
Sortit alors ; – Qui peut n'en pas frémir ! –
Elle disait, douloureuse et touchante :
« Ange du Ciel, je ne peux pas dormir !
« Car j'ai laissé me pleurant sur la terre,
« Trois orphelins, mes trois jolis enfants,
« L'été passe, Dieu m'enleva leur père,
« Et puis leur mère est morte avant le temps !
« L'aîné des trois n'a pas cinq ans encore,
« Il est si beau, ce doux ange ! – Aujourd'hui
« Quand, sur ma tombe, il priaît dès l'aurore,
« Mes deux bras morts se sont levés vers lui !
« L'autre a deux ans ! Ô fleur tendre et chérie !
« C'est mon Abel, ce cher enfantelet ! /
« Et l'autre, hélas ! ma petite Marie,
« Quand je mourus suçait encore mon lait ! »
L'ange divin s'arrêta pour l'entendre,
Il descendit, il se mit à genoux ;
Et l'œil mouillé, s'écria d'un cœur tendre :
« Vierge Marie, ayez pitié d'eux tous !
« Dormez, dormez, foule des cimetières,
« Ne levez pas vos fronts inanimés ;
« Pour vous la terre a chanté ses prières,
« Dormez, dormez ! »

Charles Brugnot, « La Mère » (Dijon, novembre 1827), *Le Spectateur de Dijon, journal politique, littéraire et industriel paraissant tous les deux jours*, 4^e année, n°2, 3 janvier 1833, p.2-3.

« Pensées des morts » (1830) de Lamartine

Voilà les feuilles sans sève
 Qui tombent sur le gazon,
 Voilà le vent qui s'élève
 Et gémit dans le vallon,
 Voilà l'errante hirondelle .
 Qui rase du bout de l'aile :
 L'eau dormante des marais,
 Voilà l'enfant des chaumières
 Qui glane sur les bruyères
 Le bois tombé des forêts.
 L'onde n'a plus le murmure ,
 Dont elle enchantait les bois ;
 Sous des rameaux sans verdure.
 Les oiseaux n'ont plus de voix ;
 Le soir est près de l'aurore,
 L'astre à peine vient d'éclorre
 Qu'il va terminer son tour,
 Il jette par intervalle
 Une heure de clarté pâle
 Qu'on appelle encore un jour.
 L'aube n'a plus de zéphire
 Sous ses nuages dorés,
 La pourpre du soir expire
 Sur les flots décolorés,
 La mer solitaire et vide
 N'est plus qu'un désert aride
 Où l'œil cherche en vain l'esquif,
 Et sur la grève plus sourde
 La vague orageuse et lourde
 N'a qu'un murmure plaintif.
 La brebis sur les collines
 Ne trouve plus le gazon,
 Son agneau laisse aux épines
 Les débris de sa toison,
 La flûte aux accords champêtres
 Ne réjouit plus les hêtres
 Des airs de joie ou d'amour,
 Toute herbe aux champs est glanée :
 Ainsi finit une année,
 Ainsi finissent nos jours !
 C'est la saison où tout tombe
 Aux coups redoublés des vents ;
 Un vent qui vient de la tombe
 Moissonne aussi les vivants :
 Ils tombent alors par mille,
 Comme la plume inutile
 Que l'aigle abandonne aux airs,
 Lorsque des plumes nouvelles
 Viennent réchauffer ses ailes
 À l'approche des hivers.
 C'est alors que ma paupière
 Vous vit pâlir et mourir,
 Tendres fruits qu'à la lumière
 Dieu n'a pas laissé mûrir !
 Quoique jeune sur la terre,
 Je suis déjà solitaire
 Parmi ceux de ma saison,
 Et quand je dis en moi-même :

Où sont ceux que ton cœur aime ?
 Je regarde le gazon.
 Leur tombe est sur la colline,
 Mon pied la sait ; la voilà !
 Mais leur essence divine,
 Mais eux, Seigneur, sont-ils là ?
 Jusqu'à l'indien rivage
 Le ramier porte un message
 Qu'il rapporte à nos climats ;
 La voile passe et repasse,
 Mais de son étroit espace
 Leur âme ne revient pas.
 Ah ! quand les vents de l'automne
 Sifflent dans les rameaux morts,
 Quand le brin d'herbe frissonne,
 Quand le pin rend ses accords,
 Quand la cloche des ténèbres
 Balance ses glas funèbres,
 La nuit, à travers les bois,
 À chaque vent qui s'élève,
 À chaque flot sur la grève,
 Je dis : N'es-tu pas leur voix ?
 Du moins si leur voix si pure
 Est trop vague pour nos sens,
 Leur âme en secret murmure
 De plus intimes accents ;
 Au fond des cœurs qui sommeillent,
 Leurs souvenirs qui s'éveillent
 Se pressent de tous côtés,
 Comme d'arides feuillages
 Que rapportent les orages
 Au tronc qui les a portés !
 C'est une mère ravie
 À ses enfants dispersés,
 Qui leur tend de l'autre vie
 Ces bras qui les ont bercés ;
 Des baisers sont sur sa bouche,
 Sur ce sein qui fut leur couche
 Son cœur les rappelle à soi ;
 Des pleurs voilent son sourire,
 Et son regard semble dire :
 Vous aime-t-on comme moi ?
 C'est une jeune fiancée
 Qui, le front ceint du bandeau,
 N'emporta qu'une pensée
 De sa jeunesse au tombeau ;
 Triste, hélas ! dans le ciel même,
 Pour revoir celui qu'elle aime
 Elle revient sur ses pas,
 Et lui dit : Ma tombe est verte !
 Sur cette terre déserte
 Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas !
 C'est un ami de l'enfance,
 Qu'aux jours sombres du malheur
 Nous prêta la Providence
 Pour appuyer notre cœur ;
 Il n'est plus ; notre âme est veuve,
 Il nous suit dans notre épreuve
 Et nous dit avec pitié :
 Ami, si ton âme est pleine,

De ta joie ou de ta peine
 Qui portera la moitié ?
 C'est l'ombre pâle d'un père
 Qui mourut en nous nommant ;
 C'est une sœur, c'est un frère,
 Qui nous devance un moment ;
 Sous notre heureuse demeure,
 Avec celui qui les pleure,
 Hélas ! ils dormaient hier !
 Et notre cœur doute encore,
 Que le ver déjà dévore
 Cette chair de notre chair !
 L'enfant dont la mort cruelle
 Vient de vider le berceau,
 Qui tomba de la mamelle
 Au lit glacé du tombeau ;
 Tous ceux enfin dont la vie
 Un jour ou l'autre ravie,
 Emporte une part de nous,
 Murmurent sous la poussière :
 Vous qui voyez la lumière,
 Vous souvenez-vous de nous ?
 Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême
 Mânes chéris de quiconque a des pleurs !
 Vous oublier c'est s'oublier soi-même :
 N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ?
 En avançant dans notre obscur voyage,
 Du doux passé l'horizon est plus beau,
 En deux moitiés notre âme se partage,
 Et la meilleure appartient au tombeau !
 Dieu du pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !
 Toi que leur bouche a si souvent nommé !
 Entends pour eux les larmes de leurs frères !
 Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !
 Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
 Ils ont souri quand tu les as frappés !
 Ils ont crié : Que ta main soit bénie !
 Dieu, tout espoir ! les aurais-tu trompés ?
 Et cependant pourquoi ce long silence ?
 Nous auraient-ils oubliés sans retour ?
 N'aiment-ils plus ? Ah ! ce doute t'offense !
 Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour ?
 Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
 S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
 De tes desseins nous devancerions l'heure,
 Avant ton jour nous volerions vers eux.
 Où vivent-ils ? Quel astre, à leur paupière
 Répand un jour plus durable et plus doux ?
 Vont-ils peupler ces îles de lumière ?
 Ou planent-ils entre le ciel et nous ?
 Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?
 Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
 Ces noms de sœur et d'amante et de femme ?
 À ces appels ne répondront-ils pas ?
 Non, non, mon Dieu, si la céleste gloire
 Leur eût ravi tout souvenir humain,
 Tu nous aurais enlevé leur mémoire ;
 Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?
 Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !
 Mais garde-nous nos places dans leur cœur ;

Eux qui jadis ont goûté notre joie,
 Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur ?
 Étends sur eux la main de ta clémence,
 Ils ont péché; mais le ciel est un don !
 Ils ont souffert; c'est une autre innocence !
 Ils ont aimé; c'est le sceau du pardon !
 Ils furent ce que nous sommes,
 Poussière, jouet du vent !
 Fragiles comme des hommes,
 Faibles comme le néant !
 Si leurs pieds souvent glissèrent,
 Si leurs lèvres transgressèrent
 Quelque lettre de ta loi,
 Ô Père ! ô juge suprême !
 Ah ! ne les vois pas eux-mêmes,
 Ne regarde en eux que toi !
 Si tu scrutes la poussière,
 Elle s'enfuit à ta voix !
 Si tu touches la lumière,
 Elle ternira tes doigts !
 Si ton œil divin les sonde,
 Les colonnes de ce monde
 Et des cieus chanceleront :
 Si tu dis à l'innocence :
 Monte et plaide en ma présence !
 Tes vertus se voileront.
 Mais toi, Seigneur, tu possèdes
 Ta propre immortalité !
 Tout le bonheur que tu cèdes
 Accroît ta félicité !
 Tu dis au soleil d'éclorre,
 Et le jour ruisselle encore !
 Tu dis au temps d'enfanter,
 Et l'éternité docile,
 Jetant les siècles par mille,
 Les répand sans les compter !
 Les mondes que tu répare
 Devant toi vont rajeunir,
 Et jamais tu ne sépares
 Le passé de l'avenir ;
 Tu vis ! et tu vis ! les âges,
 Inégaux pour tes ouvrages,
 Sont tous égaux sous ta main ;
 Et jamais ta voix ne nomme,
 Hélas ! ces trois mots de l'homme :
 Hier, aujourd'hui, demain !
 Ô Père de la nature,
 Source, abîme de tout bien,
 Rien à toi ne se mesure,
 Ah ! ne te mesure à rien !
 Mets, ô divine clémence,
 Mets ton poids dans la balance,
 Si tu pèses le néant !
 Triomphe, ô vertu suprême !
 En te contemplant toi-même,
 Triomphe en nous pardonnant !

Le Jour des Morts du *Sémaphore de Marseille* en 1834

Morts, levez-vous et soyez consolés !
 Les cieus sont obscurcis, et de voiles funèbres
 Sur la terre étendus lui versent les ténèbres.
 Le soleil est éteint, ses rayons sont voilés,
 Il ne nous donne plus sa brillante lumière ;
 Le vent ne trouble pas la stupeur de la terre !
 Morts, levez-vous et soyez consolés !

Un crêpe funéraire enveloppe le monde
 En sourds mugissemens la foudre roule et gronde.
 L'airain sacré gémit, les airs sont ébranlés ;
 L'église est dans le deuil, cette sensible mère
 À l'Éternel pour vous adresse sa prière :
 Morts, levez-vous et soyez consolés !

Un peuple de mortels conduit par la tendresse,
 Sur vos tombes s'incline abattu de tristesse.
 Par le bruit de leurs pas vos cercueils sont troublés.
 Le vieillard et l'enfant, et la fille et la mère,
 Pour vous vont aujourd'hui prier au cimetière.
 Morts, levez-vous et soyez consolés !

Ici, c'est l'orphelin que la mort ennemie
 A privé pour toujours d'une mère chérie,
 Et d'un père trop cher. Deux époux désolés,
 Plus bas versent des pleurs sur la pierre sacrée
 Où repose le corps d'une fille adorée.
 Morts, levez-vous et soyez consolés !

Dans un lieu retiré l'amant se désespère,
 Pressant contre son cœur une urne funéraire,
 L'objet de ses amours. Écoute et comprends-les
 Ces lamentations, ô malheureuse amante !
 Reçois les doux baisers de sa lèvre brûlante !
 Morts, levez-vous et soyez consolés !

Ô mon frère, ô ma sœur, vous que je pleure encore,
 Vous, dont les jours sereins furent à leur aurore,
 Dans l'ombre du trépas obscurcis et voilés,
 Entendez mes sanglots, voyez couler mes larmes,
 Dans les pleurs des vivants les morts trouvent des charmes !
 Morts, levez-vous et soyez consolés !

« Le Jour des Morts », *Le Sémaphore de Marseille*, 7^e année, n°2015, 3 août 1834, p.2.

Le Jour des Morts de J. C. Sailer (1835)

Il fut rapide, mon destin !
Millevoye²

I

Le brouillard se condense et se résume en pluie,
La bise se déchaîne et souffle avec furie ;
Un tournoyant grésil frappe sur nos vitraux.
– Encore, mes amis, une fleur qui succombe,
Un été qui s'enfuit, une feuille qui tombe,
Encore un pas vers nos tombeaux !

C'est que tout meurt, hélas ! – Les vents qui tourbillonnent
Arrachent aux ormeaux leurs cheveux qui grisonnent...
Notre bonheur s'effeuille au souffle d'un chagrin...
Et la fleur du tombeau, figure lacrymale,
Jonche de ses débris la pierre sépulcrale,
Ainsi qu'un désespoir humain.

Le printemps renaîtra, dites-vous ? – Que m'importe !
Renaît-elle, la fleur, lorsque la tige est morte ?
Les plaisirs fugitifs reviendront-ils constans ?
Le soleil, dont l'éclat ranime la nature,
Peut-il nous exhumer de notre sépulture ?
Le passé nous rend-t-il son temps ?

Les oiseaux effrayés ont quitté nos parages ;
Les eaux en mugissant ont nettoyé nos rivages ;
Un froid vif et piquant nous ronge avec fureur.
La neige a remplacé les fleurs et la verdure...
Mais je vois d'un œil sec le deuil de la nature,
Et sa vieillesse est dans mon cœur.

Le printemps renaîtra. – Sur la tour isolée
Vous verrez, l'an prochain, croître la giroflée.
Si l'hiver suit l'automne, après vient le printemps.
L'hirondelle revient ; chaque plan se ranime
Et le soleil d'avril dégèle sa racine...
Mais fond-il la glace des ans ?

Oh ! Laissez-moi pleurer ! Ne parlez plus de joie !
À ce cœur desséché sur qui la mort déploie
Un nuage éternel et d'éternels frimas !
Quand viendra le printemps, chantez sur votre lyre :
« Au sourire de Dieu la terre va sourire ! »
– Mais moi, je ne sourirai pas.

II

Comme vous j'ai joui, bien joui de la vie :
Mais – au fond de la coupe on trouve de la lie ;
On peut s'asphyxier en dormant sur des fleurs.
Un point très élevé concentre les nuages ;

² Charles-Hubert Millevoye (1782-1816), jeune poète élégiaque de l'époque impériale mort prématurément.

Le soleil d'un beau jour amasse des orages,
 Le plaisir amasse des pleurs.

Le printemps renaîtra. – Sois quand il va paraître
 Sage en en profitant ; surtout ne va pas être
 Assez fou pour compter sur son éternité.
 La vie, à son matin, produit ce météore...
 Le lilas est en fleurs quand mai le fait éclore,
 Et ne produit rien en été.

... Oui le plaisir s'enfuit sans laisser d'autre trace
 Qu'un regret – qui lui-même avec le temps s'efface,
 Et ne nous laisse au cœur que la stérilité.
 Jeune, on peut escompter les dons de la nature,
 Mais toujours elle fait payer avec usure
 Tout le plaisir qu'elle a prêté.

III

Voici venir l'hiver, où la campagne est morne ;
 L'hiver, sans un rayon dans un horizon sans borne,
 Sans le reflet pourpré que jette l'Orient.
 Hélas ! on n'entend plus, rossignol, ton ramage ;
 Tilleuls, je ne vois plus vos voûtes de feuillages...
 Mais je ne vois plus d'ouragan.

Laissez-moi, mes amis. – Tous vos chants d'allégresse
 Ne pourront un instant déridier ma tristesse.
 Respectez mes douleurs, respectez mes secrets.
 Vos plaisirs d'une nuit, ivresse fugitive,
 Quand la raison revient, pesante, positive,
 Enfante de nouveaux regrets.

J. C. Sailer, « Le Jour des Morts », *L'Omnibus*, 1^{er} novembre 1835, p.2.

« Le Jour des Morts » (chanson) de Béranger (1839)

Amis, entendez les cloches
 Qui par leurs sons gémissants
 Nous font de bruyants reproches
 Sur nos rires indécents.
 Il est des âmes en peine,
 Dit le prêtre intéressé :
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine,
Requiescant in pace !

Qu'en ce jour la poésie
 Sème les tombeaux de fleurs ;
 Qu'à nos yeux l'hypocrisie
 Les arrose de ses pleurs.
 Je chante au sort qui m'entraîne
 Sur les traces du passé :
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine,
Requiescant in pace !

Méchants, redoutez les diables.
 Mais qu'il soit un paradis
 Pour les filles charitables,
 Pour les buveurs francs-amis ;
 Que saint Pierre aux gens sans haine
 Ouvre d'un air empressé.
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine,
Requiescant in pace !

Le souvenir de nos pères
 Nous doit-il mettre en souci ?
 Ils ont ri de leurs misères ;
 Des nôtres riions aussi.
 Lise n'est point inhumaine ;
 Mon flacon n'est point cassé.
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine,
Requiescant in pace !

Je ne veux point qu'on me pleure,
 Moi, le boute-en-train des fous.
 Puissé-je, à ma dernière heure,
 Voir nos fils plus gais que nous !
 Qu'ils chantent à perdre haleine,
 Sur le bord du grand fossé :
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine,
Requiescant in pace !

Œuvres complètes de Béranger, t.1, H. Fournier, 1839, p.103-104.

« Demain, dès l'aube ». Le pèlerinage de Hugo à Villequier (1846)

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx verts et de bruyère en fleur.

Victor Hugo, « Demain, dès l'aube », *Les Contemplations* (1856). Le poème date d'octobre 1846 mais il est daté du 3 septembre 1847, veille de l'anniversaire de la mort de Léopoldine (le 4 septembre 1843).

Le Jour des Morts à la campagne de Pierre Dupont (1847)

Depuis trente ans que je suis dans ma chambre,
Seul, sans ma femme, et sans enfants depuis,
Dès le matin, quand vient le deux novembre,
À mon chapeau j'attache un brin de buis.
Le long des prés voilés de brume grise,
Mon crêpe au bras je marche sans rien voir,
Je suis le son du glas jusqu'à l'église
Dont le portail est habillé de noir.

De Profundis !
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme,
Et des morts de tous les pays
Dedans votre saint paradis.

L'église encore plus pleine que dimanche
De gens qui sont pliés sur leurs genoux,
Sous son drapeau noir semé de larmes blanches
Semble une épouse en deuil de son époux.
L'orgue tonnant plus fort que la tempête,
À pleins poumons siffle au *Dies irae* ;
Du jugement, on dirait la trompette,
Dans un étau je sens mon cœur serré.

De Profundis !
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme,
Et des morts de tous les pays
Dedans votre saint paradis.

Après on va prier au cimetière,
Sous les sureaux, dans l'herbe agenouillés ;
Ainsi je passe une journée entière
Le corps tout raide, et les genoux mouillés ;
Mais n'ont-ils pas plus froids dans la froidure,
Eux qui sont là tout le long des hivers ?
Au moins l'été, leur couchette est moins dure
Et sur leurs pieds ils ont des tapis verts.

De Profundis !
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme,
Et des morts de tous les pays
Dedans votre saint paradis.

Mon buis bénis, sur leur corps je te plante,
Conserve-toi vert jusqu'à la saison
Où la fleur point, où la fauvette chante.
Adieu mes morts ! Je rentre à la maison,
Mais, dans ma tête, en rentrant, je repasse,
Tous mes anciens dont j'ai perdu le nom :
On dit qu'ils ont tous déserté la place
Et les plus grands, même Napoléon.

De Profundis !
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme,
Et des morts de tous les pays

Dedans votre saint paradis.

Si ce héros que la France regrette
Est, comme on dit, à Paris enterré,
Quand va fleurir, en mars, la violette,
J'irai le voir et je le fleurirai.

Pierre Dupont, « Le jour des morts à la campagne » (1847), *Chants et chansons*, t.1, Paris, A. Houssiaux, 1851, p.161-164.

Le Jour des Morts de Théodore de Banville (1870)

Je prends ces fleurs, dont les corolles
 Ont encore des souffles vivants,
 Et sur l'aile des brises folles
 Je les disperse aux quatre vents.

Dans l'ombre où, tombés avec joie,
 Vous frissonnez, pâles et nus,
 C'est à vous que je les envoie,
 Ô soldats ! ô morts inconnus !

Soldats morts pour la patrie !
 Qui, déjà glacés et mourants,
 L'avez acclamée et chérie,
 Ô mes frères ! ô mes parents !

Ô ma généreuse famille !
 Ô parure de nos malheurs !
 Ces fleurs dont la corolle brille,
 Je vous les offre avec mes pleurs.

Ô mobiles, gais et superbes,
 Si voisins de l'enfance encor,
 Avec vos visages imberbes
 Et vos cheveux aux reflets d'or !

Cavaliers, soldats de la ligne,
 Turcos, par le soleil brûlés,
 Vétérans au courage insigne,
 Chasseurs d'Afrique aux fronts hâlés !

Où dormez-vous ? Pour vous sourire,
 Où peut-on se mettre à genoux,
 Héros qui voliez au martyre
 Et qui l'avez souffert pour nous ?

Nous l'ignorons. C'est là peut-être.
 Qui peut le dire ? Et c'est pourquoi,
 Lorsque enfin nous allons renaître,
 Pleins de bravoure et pleins de foi,

Après ces longs jours de souffrance,
 De haine et de meurtre exécré,
 Le sol tout entier de la France
 Nous sera désormais sacré.

Foule par la guerre immolée,
 Nous adorerons en tout temps
 Cette terre partout mêlée
 À votre cendre, ô combattants !

Et quand la Paix aux mains fleuries
 Aura, nourrice des chansons,
 Ravivé l'herbe des prairies
 Et les fleurettes des buissons,

Vos sœurs, vos mères, vos amantes
 Viendront dans les champs embaumés,
 Parmi les campagnes charmantes,

Cherchez la place où vous dormez,

Pâles d'une espérance folle,
Et, rêveuses, suivant des yeux
Le ruisseau pourpré qui s'envole
Avec un bruit mystérieux,

La colline où frémit le tremble,
Le nid d'où l'oiseau s'envola
Et la place où le rosier tremble
Se diront : C'est peut-être là !

Théodore de Banville, « Le Jour des Morts », initialement paru dans *Le National*, repris dans *Paris-Journal*, 8 novembre 1870, p.3. La guerre n'est pas encore terminée. Le poème sera republié dans la presse en novembre 1914.

Le Jour des Morts du poète républicain Gustave Vinot (1876)

Hier, deux novembre, seul, comme à mon habitude,
 J'errais, jusques au soir, avec la multitude,
 Qui se portait aux champs de l'éternel repos,
 Lente, respectueuse et grave en ses propos.
 – Qui sait ? La mort peut-être observe et nous écoute !
 Chacun de tombe en tombe allait cherchant sa route
 Les chers noms par le temps effacés à demi
 L'un une mère, un frère, un fils, – l'autre, un ami,
 Et tous quelque espérance à jamais enfouie !
 Car le vieillard, l'enfance à peine épanouie,
 L'âge viril, ici, déposent tour à tour,
 Leurs douleurs, leurs désirs, leur haine ou leur amour.

Un jour pâle glissait sur la blancheur des marbres.
 De loin en loin, perçant la brume, de vieux arbres,
 Empourprés par l'automne et tout parés encor,
 Étincelaient ainsi que des chandeliers d'or.
 Les rumeurs du dehors n'arrivaient qu'affaiblies.
 Les âmes en un seul sentiment recueillies,
 Répandant en commun, leurs plaintes, leur espoir,
 Comme un parfum flottaient dans la douceur du soir.
 Rappelant la jeunesse éternelle des choses,
 Sur les tombes riaient de frais bouquets de roses ;
 Les chrysanthèmes, don de l'arrière-saison,
 Répandaient tout autour leur riche floraison,
 Que la Mélancolie, ange au front ceint d'étoiles,
 Semblait en s'envolant secouer de ses voiles.

Ô mort, en ce moment tu te montras à moi,
 Non plus laide, inspirant le dégoût ou l'effroi,
 Telle que t'a montrée, à l'esprit qu'elle enchaîne,
 Une religion de vengeance et de haine,
 Mais douce en ta tristesse et riant sous tes pleurs,
 Par la main de l'amour te couronnant de fleurs,
 Du repos éternel mystérieux génie,
 Principe et fin de tout, Justice, Ordre, Harmonie,
 Telle que, dans sa force et dans sa liberté,
 Toujours l'esprit de l'homme adora ta beauté.

En paix avec moi-même et l'immense nature,
 Entraîné par le flot du peuple, à l'aventure ;
 N'ayant comme beaucoup, ici nul souvenir,
 Nul deuil intime avec lesquels m'entretenir,
 Je me disais, – devant ces grands noms dont la gloire,
 Chère à tous, vient de tous, vit en chaque mémoire :

« Il est bien qu'en ces temps où faiblit le plus fort,
 La Vie aille parfois interroger la Mort ;
 Laisant les vains regrets, les inutiles larmes,
 Qu'elle aille demander à la tombe des armes ;
 Reprendre aux doigts glacés des combattants d'hier
 Pour la lutte du jour ou la plume ou le fer ;
 Apprendre des vainqueurs de combien de défaites,
 D'espoirs longtemps trompés les victoires sont faites ;
 Ce qu'il faut de sueur, de larmes et de sang,
 De siècles d'un labeur sans cesse renaissant,
 De générations en victimes offertes,
 De ruines, d'horreurs et de hontes souffertes,

Et d'échafauds dressés et de temples détruits,
 Pour qu'une idée au jour croisse et porte ses fruits ;
 Et que l'humanité, comme à regret féconde,
 Laisse la vérité rayonner sur le monde.
 L'incorruptible mort est comme le miroir
 Où le moment présent peut tout entier se voir,
 Se juger ! – Viens, ô peuple, approche-toi, contemple :
 Tu trouveras ici le précepte et l'exemple,
 Tu pourras aux clartés du passé grand et pur,
 Éclaircir ce que l'heure a de trouble et d'obscur.

L'ouvrier, le tribun, le poète, l'artiste,
 Tous te diront comment on combat, on résiste ;
 Comme on vit pour son art, comme on meurt pour la loi,
 Pour l'idéal divin que chacun porte en soi.

C'est *Balzac* qui, penché sur son œuvre infinie,
 Jette, trente ans, sa vie en proie à son génie,
 Sans repos, sans plaisir, perdu, profond songeur,
 Dans sa pensée ainsi que sous l'onde un plongeur.

C'est *Berlioz*, plein du dieu qu'en son âme il sent vivre,
 Combattant en soldat que la bataille enivre ;
 Implacable, à l'envie opposant le mépris,
 Et couvrant de ses chants les sifflets et les cris.

Millet, fuyant aux champs l'art étroit et servile,
 Qui peint comme chantaient Hésiode et Virgile,
 Pauvre et libre artisan, sourd à toute autre voix
 Que celle de la mer, de la plaine et des bois :
 Tous, longtemps incompris de la foule frivole,
 Calomniés, proscrits par les pédants d'école,
 Jusqu'au jour où la mort, les sacrant immortels,
 Du bois de leurs gibets on leur fit des autels.

Là, c'est *Baudin*, le droit triomphant de la force,
 Le spectre du festin troublé du *Macbeth* corse,
 Le citoyen obscur, confondu dans le rang,
 Qu'une heure d'héroïsme à jamais a fait grand.
 Qu'importe un nom ! C'était des cœurs vaillants ! des hommes !

Ceux à qui nous devons d'être ce que nous sommes,
 De n'avoir pas, durant vingt ans d'épaisse nuit,
 Désespéré du jour plus clément qui nous luit.
 Plus forts que la misère et l'outrage des lâches,

C'est *Proudhon*, de ses mains faites aux rudes tâches,
 Ouvrant à l'avenir un plus large chemin
 À travers les débris du vieux temple romain ;
Sainte-Beuve, égaré longtemps, qui se retrouve
 Ferme devant la mort, brave devant la Louve ;
Michelet, tout amour, poète en qui *Danton*
 Mêle son vin de flamme au doux miel de Platon :
 Qui, le premier, au bien instruisit notre enfance,
 À cette heure où l'esprit s'ouvre à tout sans défense,
 Et nous appris, Patrie, à chérir avec toi
 La *Justice*, son Dieu, la Liberté, sa foi !

Ces hommes te diront qu'il n'est pas dans leur vie
 Une heure dérobée à l'œuvre poursuivie,

Qu'en eux le fanatisme et l'erreur ont trouvé
Un cœur inébranlable, un bras toujours levé ;
Ô peuple, qu'à cette heure où l'antique ennemie,
L'Eglise, par nos maux, nos troubles raffermie,
Revient plus confiante et plus âpre au combat,
La fierté de beaucoup trop aisément s'abat ;
Et que, pareille au jour qui jamais ne recule,
L'humanité sujette à l'ombre, au crépuscule,
En dépit du mensonge et de nos passions,
Immuable, accomplit ses révolutions.
Nous venons de la nuit, nous allons vers l'aurore !
Nous sortons d'un abîme étroit et sombre encore ;
Le vertige nous prend à regarder le fond ;
Levons les yeux !... Ainsi qu'en gravissant un mont,
Longtemps nous avons dû marcher dans un nuage ;
Pas à pas cependant la cime se dégage,
Un air plus libre abonde en nos seins haletants,
Et sur l'azur des cieux infinis, éclatants,
De son glaive de feu déchirant tous les voiles,
La Justice, debout, nous montre les étoiles !

Gustave Vinot, « Le Jour des Morts », *La Vie littéraire*, 6 janvier 1876, p.3, repris dans *Poésies nouvelles*, Paris, Dentu, 1878, p.45-49.

Le Jour des Morts dans *Le Gaulois* en 1876

Deux Novembre !

Le Jour des Morts, le cimetière
N'appartient plus aux affligés,
Et toute douleur un peu fière
Se fait des loisirs obligés.

Il est aux passants, à la foule
Des curieux et des oisifs
Qui cause, plaisante ou roucoule
Sous les cyprès et les vieux ifs,

Comme si dans les hautes tombes
Nulle grande ombre n'habitait,
Comme si de chères colombes
N'avaient pas place au nid qui se tait !

Ce jour-là, le peuple se porte
Aux caveaux des défunts connus
Et regarde à travers la porte
Des monuments très bien tenus.

On voit des pères fort pratiques
Qui saisissent l'occasion
Pour formuler quelques critiques,
En forme de conclusion,

Sur tous ces fous qu'on nomme artistes,
Passant la vie en rêves creux,
Tandis qu'eux, épiciers-droguistes,
Ont des fonds et vivent heureux.

D'autres vont, chercheurs d'épithaphe
Dans les sentiers les moins battus,
Pour voir diverses orthographes
Exalter les mêmes vertus.

Des jeunes gens malgré la bise,
Avec l'amour pour compagnon,
Viennent au tombeau d'Héloïse
Et d'Abeilard mettre leur nom.

Les fossoyeurs que l'on rencontre
Font bien les honneurs de chez eux.
Et plus d'un, attendri, vous montre...
La concession de vos vœux !

.....
.....

... Là-bas sur une tombe neuve
Parée avec un soin jaloux
De violettes, une veuve,
Le sein haletant, à genoux,

Prie et sanglote !... mais, froissée
Du bruit qui trouble le chemin,

Elle fuit la fosse glacée,
Murmurant : « Cher mort, à demain ! »

[Anonyme], « Deux novembre ! », *Le Gaulois*, 9^e année, n°2936, 3 novembre 1876, p.1.

Le 2 novembre en Lorraine par Barrès (1902)

« Le jour des Morts est la cime de l'année. C'est de ce point que nous embrassons le plus vaste espace. Quelle force d'émotion si la visite aux trépassés se double d'un retour à notre enfance ! Un horizon qui n'a point bougé prend une force divine sur une âme qui s'use. Le 2 novembre en Lorraine, quand sonnent les cloches de ma ville natale et qu'une pensée se lève de chaque tombe, toutes les idées viennent me battre et flotter sur un ciel glacé, par lesquelles j'aime à rattacher les soins de la vie à la mort.

Monotone psaume, formules dont nous savons l'apparente sécheresse, mais elles ramènent notre esprit au point où il trouve sa pente et s'enfonce dans des abîmes de méditations... Une fois encore, faisons glisser entre nos doigts ce chapelet.

Certaines personnes se croient d'autant mieux cultivées qu'elles ont étouffé la voix du sang et l'instinct du terroir. Elles prétendent se régler sur des lois qu'elles ont choisies délibérément et qui, fussent-elles très logiques, risquent de contrarier nos énergies profondes. Quant à nous, pour nous sauver d'une stérile anarchie, nous voulons nous relier à notre terre et à nos morts.

C'est une méthode dont je n'ai pas toujours distingué la bienfaisance. J'étais un fameux individualiste et j'en disais sans gêne les raisons. J'ai « appliqué à mes propres émotions la dialectique morale enseignée par les grands religieux, par les François de Sales et les Ignace de Loyola, et c'est toute la genèse de l'*Homme libre* » ; j'ai prêché le développement de la personnalité par une certaine discipline de méditations et d'analyses. Mon sentiment chaque jour plus profond de l'individu me contraignit de connaître comment la société le supporte et l'alimente tout. Un Napoléon lui-même, qu'est-ce donc, sinon un groupe innombrable d'événements et d'hommes ? Et mon grand-père, soldat obscur de la Grande Armée, je sais bien qu'il est une partie constitutive de Napoléon, empereur et roi. Ayant longuement creusé l'idée du « Moi » avec la seule méthode des poètes et des mystiques, par l'observation intérieure, je descendis parmi les sables sans résistance jusqu'à trouver au fond et pour support la collectivité. Les étapes de cet acheminement, je les ai franchies dans la solitude morale. J'ai vécu les divers instants d'une conscience qui se forme. Ici l'école ne m'aida point. Je dois tout à cette logique supérieure d'un arbre cherchant la lumière et cédant avec une sincérité parfaite à sa nécessité intérieure. Je proclame que, si je possède l'élément le plus intime et le plus noble de l'organisation sociale, à savoir le sentiment vivant de l'intérêt général, c'est pour avoir constaté que le « Moi », soumis à l'analyse un peu sérieusement, s'anéantit et ne laisse que la société dont il est l'éphémère produit.

Voilà déjà qui nous rabat l'orgueil individuel. Le « Moi » s'anéantit sous nos regards d'une manière plus terrifiante encore si nous distinguons notre automatisme. Quelque chose d'éternel gît en nous dont nous n'avons que l'usufruit, mais cette jouissance même est réglée par les morts. Tous les maîtres qui nous ont précédés et que j'ai tant aimés, et non seulement les Hugo, les Michelet, mais ceux qui font la transition, les Taine et les Renan, croyaient à une raison indépendante existant en chacun de nous et qui nous permet d'approcher la vérité. L'individu, son intelligence, sa faculté de saisir les lois de l'univers ! Il faut en rabattre. Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui naissent en nous. Elles sont des façons de réagir où se traduisent de très anciennes dispositions physiologiques. Selon le milieu où nous sommes plongés, nous élaborons des jugements et des raisonnements. Il n'y a pas d'idées personnelles ; les idées même les plus rares, les jugements même les plus abstraits, les sophismes de la métaphysique la plus infatuée, sont des façons de sentir générales et apparaissent nécessairement chez tous les êtres de même organisme assiégés par les mêmes images. Notre raison, cette reine enchaînée, nous oblige à placer nos pas sur les pas de nos prédécesseurs.

Dans cet excès d'humiliation, une magnifique douleur nous apaise, nous persuade d'accepter nos esclavages : c'est, si l'on veut bien comprendre – et non pas seulement dire du bout des lèvres, mais se représenter d'une manière sensible –, que nous sommes le prolongement et la continuité de nos pères et mères. C'est peu de dire que les morts pensent et parlent par nous ; toute la suite des descendants ne fait qu'un même être. Sans doute, celui-ci, sous l'action de la vie ambiante, pourra montrer une plus grande complexité, mais elle ne le dénaturera point. C'est comme un ordre architectural que l'on perfectionne : c'est toujours le même ordre. C'est comme une maison où l'on introduit d'autres dispositions : non seulement elle repose sur les mêmes assises, mais encore elle est faite des mêmes moellons et c'est toujours la même maison. Celui qui se laisse pénétrer de ces certitudes abandonne la prétention de sentir mieux, de penser mieux, de vouloir mieux que ses père et mère ; il se dit : « Je suis eux-mêmes. »

De cette conscience, quelles conséquences dans tous les ordres il tirera ! Quelle acceptation ! Vous l'entrevoiez. C'est tout un vertige délicieux où l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation, dans les milliers d'années que n'annule pas le tombeau.

« *Je dis au sépulcre : Vous serez mon père*³. » Parole abondante en sens magnifique ! Je la recueille de l'Église dans son sublime Office des Morts. Toutes mes pensées, tous mes actes essaieront d'une telle prière – effusion et méditation –, sur la terre de mes morts.

³ Job XVII-14, verset présent dans l'Office des morts.

Les ancêtres que nous prolongeons ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne. C'est en maintenant sous nos yeux l'horizon qui cerna leurs travaux, leurs félicités ou leurs ruines, que nous entendons le mieux ce qui nous est permis ou défendu. De la campagne, en toute saison, s'élève le chant des morts. Un vent léger le porte et le disperse comme une senteur. Que son appel nous oriente ! Le cri et le vol des oiseaux, la multiplicité des brins d'herbe, la ramure des arbres, les teintes changeantes du ciel et le silence des espaces nous rendent sensible, en tous lieux, la loi de l'éternelle décomposition, mais le climat, la végétation, chaque aspect, les plus humbles influences de notre pays natal nous révèlent et nous commandent notre destin propre, nous forcent d'accepter nos besoins, nos insuffisances, nos limites enfin et une discipline, car les morts auraient peu fait de nous donner la vie si la terre devenue leur sépulcre ne nous conduisait aux lois de la vie.

Chacun de nos actes qui dément notre terre et nos morts nous enfonce dans un mensonge qui nous stérilise. Comment ne serait-ce point ainsi ? En eux, je vivais depuis les commencements de l'être, et des conditions qui soutinrent ma vie obscure à travers les siècles, qui me prédestinèrent, me renseignèrent assurément mieux que les expériences où mon caprice a pu m'aventurer depuis une trentaine d'années.

Dans le pays où les miens ont duré, la vallée de la Moselle me paraît trop peuplée encore, trop recouverte de passants pour que j'entende bien ses leçons. J'aime à gravir ses faibles pentes qui la dessinent, à parcourir indéfiniment, loin des centres d'habitation, le vieux plateau lorrain et, par exemple, le Xaintois, ancien pays historique où se dresse la montagne de Sion-Vaudémont.

Venant de Charmes-sur-Moselle, quand j'atteins le haut de la côte sur Gripport, au carrefour où passe la voie romaine, soudain dans un coup de vent je reçois sur ma face tout le secret de la Lorraine. Au loin s'étendent devant moi les solitudes agricoles, et, dans un ciel froid, brusquement, émerge, isolée de toute part, la falaise que spiritualise le mince clocher de Sion. Quel enchantement sous mes yeux, quel air vivifiant me baigne, quelle vénération dans mon cœur ! Sainte colline nationale ! Elle est l'autel du bon conseil. Dans toutes les saisons elle nous répète ce que Delphes disait aux démocrates mégariens : de faire entrer dans le nombre souverain leurs ancêtres, pour que la génération vivante se considérât toujours comme la minorité. Mais en novembre, quand d'épais nuages l'enserrent et que le vent y jette les voix de cent cloches rurales, je vais vers elle comme vers l'arche salvatrice, qui porte sur les siècles et dans le désastre lorrain tout ce qui survit à la mort.

Ma pensée française a trois sommets, trois refuges : la montagne de Sion-Vaudémont, Sainte-Odile, et le Puy-de-Dôme. Le Puy-de-Dôme régnait chez les Arvernes ; il fut le maître et le dieu du pays où j'ai pris mon nom de famille. Sainte-Odile d'Alsace et Sion de Lorraine président la double région où je peux enclorre ma vie ; ils symbolisent les vicissitudes de la résistance latine à la pensée germanique. Pourquoi ne dirais-je pas un jour les beaux dialogues que font ces trois divinités, quand le massif central français contrôle et redresse la pensée de nos hardis bastions de l'Est ? Mais le 2 novembre m'invite à des soins plus étroits ; ma piété familiale ordonne qu'en ce jour je me préoccupe d'adapter, mieux encore, mon esprit aux vérités qui sont le fruit lentement mûri de la terre de mes morts.

[...]

La motte de terre, qui paraît sans âme, est pleine du passé, et son témoignage ébranle les cordes de l'imagination. Plus que tout au monde, j'ai cru aimer le musée du Trocadéro⁴, les marais d'Aigues-Mortes, de Ravenne et de Venise, les paysages de Tolède et de Sparte, mais à toutes ces fameuses désolations je préfère maintenant le modeste cimetière lorrain où, devant moi, s'étale ma conscience profonde.

[...]

On dit que la Vierge de Sion guérit les peines morales. Je puis en porter témoignage. Jamais je n'ai gravi la colline solitaire sans y trouver l'apaisement. Je comprenais mon pays et ma race, je voyais mon poste véritable, le but de mes efforts, ma prédestination. Jamais je ne rêvai là-haut sans que la Lorraine éternelle gonflât mon âme que je croyais abattue. Novembre, toutefois, demeure l'instant parfait d'une préparation qui dure toute l'année. »

Maurice Barrès, « Le 2 novembre en Lorraine », *Revue bleue* du 1^{er} novembre 1902, repris dans *Amori et dolori sacrum* paru chez Juven en mars 1903.

⁴ Musée de moulages à partir de 1882, devenu en 1937 le Musée des monuments français.

Éléments issus du *Rituel romain de 1614*

L'ensemble des textes latins et leur traduction française se trouve dans le livre de l'abbé E. Duplessy, *Liturgie des Morts*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1916, 214 p.

Le *Dies irae*⁵

<p><i>Dies irae, dies illa, Solvat saeculum in favilla, Teste David cum Sibylla ! Quantus tremor est futurus, quando iudex est venturus, cuncta stricte discussurus ! Tuba mirum spargens sonum per sepulcra regionum, coget omnes ante thronum. Mors stupebit et Natura, cum resurget creatura, iudicanti responsura. Liber scriptus proferetur, in quo totum continetur, unde Mundus iudicetur. Iudex ergo cum sedebit, quidquid latet apparebit, nihil inultum remanebit. Quid sum miser tunc dicturus ? Quem patronum rogaturus, cum vix iustus sit securus ? Rex tremendae maiestatis, qui salvandos salvas gratis, salva me, fons pietatis. Recordare, Iesu pie, quod sum causa tuae viae ; ne me perdas illa die. Quaerens me, sedisti lassus, redemisti crucem passus, tantus labor non sit cassus. Iuste Iudex ultionis, donum fac remissionis ante diem rationis. Ingemisco, tamquam reus, culpa rubet vultus meus, supplicanti parce Deus. Qui Mariam absolvisti, et latronem exaudisti, mihi quoque spem dedisti. Preces meae non sunt dignae, sed tu bonus fac benigne, ne perenni cremer igne. Inter oves locum praesta, et ab haedis me sequestra,</i></p>	<p>Jour de colère, ce jour-là Il réduira le monde en cendres, David l'atteste, et la Sibylle. Quelle terreur à venir, quand le juge apparaîtra pour tout strictement examiner ! La trompette répand étonnamment ses sons, parmi les sépulcres de tous pays, rassemblant tous les hommes devant le trône. La Mort sera stupéfaite, comme la Nature, quand ressuscitera la créature, pour être jugée d'après ses réponses. Un livre écrit sera produit, dans lequel tout sera contenu ; d'après quoi le Monde sera jugé. Quand le Juge donc tiendra séance, tout ce qui est caché apparaîtra, et rien d'impuni ne restera. Que, pauvre de moi, alors dirai-je ? Quel protecteur demanderai-je, quand à peine le juste sera en sûreté ? Roi de terrible majesté, qui sauvez, ceux à sauver, par votre grâce, sauvez-moi, source de pitié. Souvenez-vous, Jésus si doux, que je suis la cause de votre route ; ne me perdez pas en ce jour. En me cherchant vous vous êtes assis fatigué, me rachetant par la Croix, la Passion, que tant de travaux ne soient pas vains. Juste Juge de votre vengeance, faites-moi don de la rémission avant le jour du jugement. Je gémiss comme un coupable, la faute rougit mon visage, au suppliant, pardonnez Seigneur. Vous qui avez absous Marie(-Madeleine), et, au bon larron, exaucé les vœux, à moi aussi vous rendez l'espoir. Mes prières ne sont pas dignes (d'être exaucées), mais vous, si bon, faites par votre bonté</p>
---	---

⁵ Le *Dies irae* (« Jour de colère ») est un poème des XI^e-XII^e siècles, inspiré du livre de *L'Apocalypse* (dernier livre du Nouveau Testament), longtemps attribué au franciscain italien du XIII^e siècle Thomas de Celano. Séquence capitale de la liturgie des funérailles, chantée en grégorien, jusqu'à la réforme liturgique du concile Vatican II.

<p><i>statuens in parte dextra. Confutatis maledictis, flammis acribus addictis, voca me cum benedictis. Oro supplex et acclinis, cor contritum quasi cinis, gere curam mei finis. Lacrimosa dies illa, qua resurget ex favilla iudicandus homo reus. Huic ergo parce, Deus. Pie Iesu Domine, dona eis requiem. Amen.</i></p>	<p>que jamais je ne brûle dans le feu. Entre les brebis placez-moi, que des boucs je sois séparé, en me plaçant à votre droite. Confondus, les maudits, aux flammes âcres assignés, appelez-moi avec les bénis. Je prie suppliant et incliné, le cœur contrit comme de la cendre, prenez soin de ma fin. Jour de larmes que ce jour-là, où ressuscitera, de la poussière, pour le jugement, l'homme coupable. À celui-là donc, pardonnez, ô Dieu. Doux Jésus Seigneur, donnez-leur le repos. Amen.</p>
---	---

Le Libera⁶

<p><i>Libera me, Domine, de morte æterna, in die illa tremenda Quando cæli movendi sunt et terra Dum veneris iudicare sæculum per ignem. Tremens factus sum ego, et timeo, dum discussio venerit, atque ventura ira Quando cæli movendi sunt et terra. Dies illa, dies iræ, calamitatis et miseriæ, dies magna et amara valde Dum veneris iudicare sæculum per ignem,</i></p>	<p>Délivre-moi, Seigneur, de la mort éternelle En ce jour craint, Quand les cieux et la terre se mouvront, C'est alors que tu viendras pour [nous] juger par le feu. Je serai tremblant et apeuré Quand viendront [mon] procès et ta colère future, Quand les cieux et la terre se mouvront. Ce jour-là, jour de colère, de calamité et de misère, Un grand jour, un jour amer Où tu viendras pour [nous] juger par le feu. Accorde-leur le repos éternel, Seigneur, Et que la lumière éternelle les éclaire. Délivre-moi, Seigneur, de la mort éternelle En ce jour craint, Quand les cieux et la terre se mouvront. C'est alors que tu viendras pour [nous] juger par le feu.</p>
--	--

Le De Profundis⁷

<p><i>De profundis clamavi ad te, Domine : Domine, exaudi vocem meam. Fiant aures tuae intendentes in vocem deprecationis meae. Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit ? [antienne] Qui apud te propitiatio est, ut timeamus te. Sustinui te, Domine,</i></p>	<p>Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur : Seigneur, écoute ma voix. Que ton oreille se fasse attentive à l'appel de ma prière ! Si tu retiens les fautes, Seigneur, Seigneur, qui subsistera ? Mais le pardon est près de toi, pour que demeure ta crainte. J'espère, Seigneur, j'espère de toute mon âme,</p>
---	--

⁶ Répons liturgique de l'Office des morts, fréquemment récité ou chanté, et séquence de la liturgie des funérailles lors de l'absoute, après la messe de Requiem et avant l'enterrement proprement dit.

⁷ Le 6^e des 7 « psaumes de la pénitence » (n°130 dans la numérotation de la Vulgate). Prière très courante que l'on récitait souvent sur les tombes.

<i>sustinuit anima mea in verbo eius ; speravit anima mea in Domino magis quam custodes auroram. Magis quam custodes auroram speret Israel in Domino. Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio. Et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus eius.</i>	et j'attends ta parole ; mon âme attend le Seigneur plus que les veilleurs l'aurore ; plus que les veilleurs l'aurore, qu'Israël attende le Seigneur. Car près du Seigneur est la miséricorde, près de lui, l'abondance du rachat. C'est lui qui rachètera Israël de toutes ses fautes.
--	---

In Paradisum⁸

<i>In paradisum deducant te angeli In tuo adventu suscipiant te martyres, Et perducant te in civitatem sanctam Ierusalem.</i>	Que les anges te conduisent au paradis ; Qu'à ton arrivée les martyrs te reçoivent Et t'introduisent dans la cité sainte, Jérusalem.
---	--

Chorus angelorum

<i>Chorus angelorum te suscipiat Et cum Lazaro quondam paupere Aeternam habeas requiem.</i>	Que le chœur des anges te reçoive, Et qu'avec Lazare, le pauvre de jadis, Tu jouisses du repos éternel.
---	---

⁸ Antienne grégorienne chantée à la fin de l'absoute et lors de la procession du corps vers le cimetière, en alternance dans le *Chorus angelorum* (le dernier mot du rituel, d'espérance donc). Le texte remonte au moins à la fin du X^e siècle.